

Comptoir littéraire



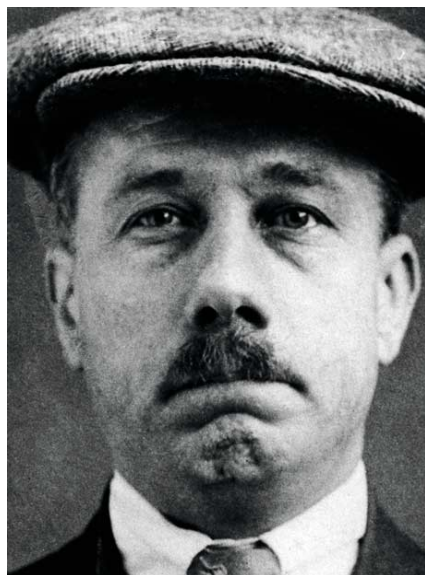
www.comptoirlitteraire.com

présente

B. TRAVEN

(Allemagne - Mexique)

(1882-1969)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout "*Le trésor de la Sierra Madre*").**

Bonne lecture !

Son identité a longtemps entretenu un débat passionné entre experts qui s'en sont fait une spécialité. On a prétendu qu'il était un fils illégitime de l'empereur Guillaume II, qu'il s'appelait Arnold, Barker, Kraus, Lainger, Wienecke, Ziegelbrenner..., que B. Traven était un pseudonyme adopté par Jack London ou Ambrose Bierce ou Adolfo Lopez Mateos, qui fut président du Mexique !

En fait, il est né le 23 février 1882, dans la localité poméranienne de Schwiebus (maintenant Swiebodzin, en Pologne), sous le nom de Hermann Albert Otto Maximilian Wienecke, fils illégitime de Hormina Wienecke, une tisserande, et d'Adolf Rudolf Feige, ouvrier d'une usine de poterie, alors soldat qui faisait son service militaire. Il reçut le nom de Feige quand ses parents se furent mariés trois mois plus tard. Pendant les six premières années, il fut élevé par ses grands-parents maternels. En 1888, ses parents le reprirent, probablement parce que leur situation financière s'était améliorée. Le jeune garçon souffrit de ce déplacement d'autant plus qu'il se retrouvait avec six frères et soeurs plus jeunes qui, plus tard, allaient le décrire comme un solitaire, très soucieux de son apparence, et un grand liseur. À l'école, il montra de réelles capacités, et désira entrer au collège théologique pour devenir pasteur, et le conseil municipal lui accorda une bourse. Mais ses parents s'y opposèrent, ayant besoin qu'il travaille et leur apporte de l'argent.

Aussi, de 1898 à 1901, fut-il apprenti chez un serrurier de Schwiebus, y restant même quand ses parents déménagèrent à Wallensen en Saxe. De 1902 à 1904, il fit son service militaire. À sa libération, il habita chez ses parents. Mais son passage dans l'armée avait fait de lui un socialiste militant, ce qui déplut à ses parents et au village qu'il quitta pour ne plus les revoir.

De 1904 à 1907, il aurait été marin, et aurait beaucoup voyagé, aussi loin que dans le Sud-Est asiatique, passant six semaines dans l'Indochine française, et ayant débarqué aussi dans les Amériques du Nord et du Sud.

En septembre 1907, il fut un jeune comédien au théâtre municipal d'Essen, sous le nom de Ret Marut, nouvelle identité qu'il prit en profitant du tremblement de terre de San Francisco qui, en 1905, avait détruit tous les registres de la ville car il prétendit y être né en 1882, être le fils de Richard et d'Hélène Marut. En 1909, jouant au théâtre municipal de Crimmitschau, il eut une liaison avec une collègue, Elfriede Zielke, qui lui donna une fille, Irene, qui n'eut plus de contact avec lui après l'âge de six ans. En 1910-1911, il fut membre de la troupe de théâtre "Neue Buhne" («Nouvelle scène») qui était basée à Berlin mais faisait des tournées dans toute la Prusse. En 1911-1912, il fut, au théâtre municipal de Danzig, comédien et directeur du club des artistes. Mais il n'aima pas le répertoire qui était fait d'opérettes et de farces. De 1912 à 1915, il fut engagé par le "Düsseldorf Schauspielhaus", un théâtre prestigieux, mais n'y eut pas de succès notable. Dans sa demande d'emploi, il déclara être un citoyen anglais né à San Francisco, et jouir de moyens financiers. Il devint secrétaire de l'académie du théâtre de Düsseldorf, correspondant alors avec des écrivains tels que Thomas Mann, George-Bernard Shaw, Hugo von Hoffmannstahl, pour obtenir leur soutien. Il avait commencé à écrire, et toute une série de ses histoires et de ses pièces satiriques fut publiée dans la presse de Düsseldorf et du pays.

Parmi ces nouvelles plusieurs mettent en scène des acteurs et des directeurs de théâtre, et semblent servir d'exutoire aux problèmes qu'il a connus au cours de sa carrière théâtrale. D'autres tournent autour de problèmes dans la relation mère-fils, conséquence de ce qu'il avait vécu dans son enfance ou son adolescence. On trouve ainsi :

"Der Idiot"

Nouvelle

Une mère dominatrice essaie de se saisir de l'héritage de son fils qui rompt toute relation avec sa famille, bien que cette rupture lui est bien douloureuse.

"Betrüger"

Nouvelle

Une mère domine son fils par les sentiments, au point de le vampiriser. Il meurt d'un accident cardiaque le jour de l'enterrement de sa mère, qui lui a volé sa vie.

Commentaire

Le titre peut se traduire par "*Escroc*".

"Die Geschichte vom unbegrabenen Leichnam"

Nouvelle

Un paysan trouve le cadavre d'un chemineau mort de froid sur le bord de la route. Il le ramasse et l'amène au village où on le dépose dans le hangar des pompes à incendie. Le maire et le curé viennent l'inspecter. Le maire se lamente : l'enterrement va coûter de l'argent à la commune ; il y a les papiers à faire pour le gouvernement ; la presse va venir et demander comment un homme peut mourir de froid sur le territoire d'une commune de riches paysans, etc. Et puis on fouille dans ses poches, et on découvre qu'il est protestant. Le curé refuse donc catégoriquement qu'on l'enterre dans son cimetière où ne sont couchés que de bons catholiques. Le maire demande alors au paysan de reprendre son mort, et de le déposer plus loin sur la route, là où commence le territoire du village voisin qui est protestant. Le curé s'éloigne hypocritement. Le paysan s'exécute. C'est alors un paysan protestant qui le trouve et l'emmène dans son village. Là, on voit d'après ses papiers qu'il est bien protestant, mais le village est bien plus pauvre que le catholique, et, comme les protestants ne sont pas plus bêtes que les catholiques, le cadavre, toujours gelé, est ramené sur la route, côté catholique. Un autre paysan, pas plus futé que le premier, le ramène chez les catholiques. Après avoir beaucoup réfléchi, ceux-ci envoient un message chez les paysans protestants, leur disant qu'on a trouvé un de leurs coreligionnaires mort de froid, les priant de venir le chercher. Les protestants arrivent, mais les papiers du mort ont disparu. Le mort reste définitivement chez les catholiques, mais le curé reste définitivement sur sa position : on n'enterre pas un hérétique dans son cimetière. On le met donc dans une caisse qu'on laisse dans le hangar des pompes, et on l'oublie. Puis, la guerre survenant, un officier et ses soldats viennent coucher dans le hangar, trouvent la caisse où les vers ont fait leur oeuvre, le squelette n'ayant donc pas l'air plus protestant que catholique. Mais le curé reste ferme. Cependant, l'officier lui impose la réalité de la guerre qui ne fait guère de différence entre les religions, lui déclare que c'est lui qui commande, qui décide donc que le sergent va enterrer le squelette dans le cimetière, en lui laissant la liberté, quand la paix reviendra, de le déterrer...

Commentaire

Le titre peut se traduire par "*L'histoire du cadavre sans sépulture*".

La nouvelle annonçait sans conteste le B. Traven des histoires humoristiques indiennes.

B. Traven essaya de trouver des éditeurs pour des recueils de ces nouvelles et de novellas. Deux romans non publiés peuvent aussi dater de cette période, Quand, en 1914, la guerre éclata, il ne fut pas enrôlé. En novembre 1915, mettant fin à sa carrière de comédien, il vint à Munich où il vécut, dans un appartement au 84 Clemens Strasse, avec Irene Mermet, sa nouvelle amie et collaboratrice, l'éditrice de ses textes, où, sous le pseudonyme de Richard Maurhut, il véhiculait un message pacifiste. Ce fut le cas en particulier dans :

“An das Fraülein von S...”
(1916)

Nouvelle

C'est la dernière lettre d'un soldat mort au front envoyée à une demoiselle von S.. Il passe pour un héros alors que, désespéré, il n'a qu'une envie, c'est de mourir. Son héroïsme est faux.

Commentaire

C'est une nouvelle très réussie par la description très réaliste des combats, mais plutôt faible pour ce qui est des raisons du désespoir amoureux.

Devenu un activiste, Ret Marut commença, en septembre 1917, la publication, malgré la censure, d'une revue anarchiste, qui attaquait le capitalisme, le militarisme, lançait des appels à la création d'un monde meilleur et des condamnations de la guerre, dans un expressionnisme truculent et apocalyptique ; il avait choisi son titre, “Der Ziegelbrenner” (“Le fondeur de briques”) en souvenir du métier de son père, pour évoquer la fabrication des briques nécessaires à la radicale reconstruction politique et sociale de l'Allemagne ; elle était vendue sur abonnement, et eut quarante numéros. Il y suivit d'abord de près les grèves des soldats et des ouvriers de l'armement en 1917, puis, surtout, avec la défaite de l'Allemagne à l'issue de la guerre, le 7 novembre 1918, le renversement, à Munich, du roi de Bavière, l'établissement de conseils ouvriers et d'un gouvernement des travailleurs proclamé par Kurt Eisner, le déclenchement, à Berlin, le 5 janvier 1919, par Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht, d'une révolte appelée «spartakiste» (“Der Ziegelbrenner” titra alors : «La révolution mondiale a commencé»). Mais l'insurrection fut écrasée à Berlin dès le 12 janvier 1919, Rosa Luxemburg et Liebknecht étant assassinés, comme le fut Kurt Eisner, le 21 février, à Munich. À cet endroit, le mouvement des ouvriers répondit en établissant un nouveau gouvernement, plus militant, la République des conseils, conduite par le poète Ernst Toller. Le 24 février, Ret Marut se joignit au Conseil central des travailleurs et des soldats, étant affecté à la section de la presse, dont il devint le directeur le 7 avril. Cependant, cette république soviétique, pourtant critiquée par les communistes, n'avait pas une base très solide, et, si elle régissait la ville avec efficacité, elle ne put assumer la direction du pays qui était fondamentalement conservateur et victime d'un blocus économique. Le 1er mai, elle fut attaquée par trente mille membres des “Freikorps” («Corps libres»), des militants de droite qui tuèrent six cents militants de gauche, et en exécutèrent cent quatre-vingt-six au cours d'une sanglante répression. Ret Marut fut arrêté et soumis à un procès expéditif. Faisant face à une exécution certaine, il profita d'une confusion momentanée dans le tribunal pour, avec une chance inouïe, s'échapper. Il donna, dans “Die Ziegelbrenner”, un compte rendu de son évasion qui allait ensuite être repris en anglais sous le titre “*In the freest state in the world*” dans le recueil de 1978, “*The kidnapped saint and other stories*”.

Comme il avait été condamné à mort par contumace en Bavière, qui était devenue le foyer de l'extrême droite allemande, que l'y attendait un mandat d'arrestation pour haute trahison, de 1919 à 1921, Irene Mermet et lui errèrent à travers l'Europe, sous divers pseudonymes (Wienecke [le nom de jeune fille de sa mère], Adolf Rudolph Feige [le nom de son père], Arnold, etc.), séjournèrent clandestinement à Vienne et à Berlin. Occasionnellement, il continua la publication de “Der Ziegelbrenner” et d'une propagande anarchiste. De 1921 à 1923, ils vécurent à Cologne où ils firent partie d'un cercle autour du peintre Franz Siewert. Au cours de l'été 1923, ils tentèrent de traverser la mer du Nord dans un petit bateau, mais furent drossés à la côte hollandaise. De Rotterdam, il envoya à Eric Mühsam (un poète engagé lui aussi dans la République des conseils, et emprisonné pour cinq ans, et qui fut plus tard une des premières victimes des nazis au camp de concentration d'Oranienburg) une carte postale où il lui écrivit : «*Dans quelques heures, je vais embarquer sur un bateau qui m'amènera de l'autre côté de l'Atlantique. Ainsi, je cesserai d'exister.*» Via Londres, il se rendit au Canada, mais l'entrée lui en fut interdite parce que ses papiers n'étaient pas en règle. En

août 1923, il fut de retour à Londres. Le 30 novembre 1923, il y fut arrêté pour avoir refusé de se présenter au bureau où devaient s'inscrire les étrangers. Ayant perdu tous ses papiers, il déclara à la police être un citoyen américain né à San Francisco le 25 février 1882, fils de William Marut et de Helen Otorrent, qui était parti sur la mer à l'âge de dix ans, et avait mené une vie aventureuse en différentes parties du monde. Cependant, soumis à un interrogatoire, il avait dû admettre qu'il était Otto Feige.

Le 17 décembre 1923, en tant que «dangereux communiste allemand», il fut envoyé à la prison de Brixton dont les registres le décrivent comme un «libraire lithuanien». Il fut libéré le 15 février 1924. En mars, à l'ambassade américaine de Londres, il demanda d'être enregistré comme citoyen américain. Les fonctionnaires enquêtèrent sur les identités Marut et Feige. Il écrivit à sa mère pour lui demander de confirmer son identité dans l'éventualité d'une enquête ; mais, quand celle-ci fut faite, elle nia le connaître. La demande fut donc annulée. En avril, il quitta l'Angleterre sur un bateau pour la Norvège ; de là, sur un autre bateau, il atteignit l'Afrique, et, enfin, sur un bateau néerlandais, arriva à Tampico au Mexique, notant dans son journal, le 26 juillet : «*The Munich Bavarian is dead*» : l'anarchiste Ret Marut avait laissé derrière lui le Vieux Monde et sa vieille vie, et en commençait une nouvelle dans le Nouveau Monde et dans une nouvelle langue.

Des documents des services d'immigration du gouvernement mexicain datant des années trente indiquent qu'il prétendit être Berick Traven Torsvan, né à Chicago en 1890 de parents norvégien et anglais, qu'il avait vécu en Allemagne durant la guerre, et qu'il était entré dans le pays pour la première fois à Ciudad Juarez en 1914. Cela devint sa fausse biographie. Il avait bien des raisons de ne pas vouloir passer pour un émigrant allemand, et de récuser toute «qualité de compatriote» avec les massacreurs du prolétariat allemand. Il allait réserver «B. Traven» comme nom de plume.

Le seul contact qu'il garda en Europe fut avec Irene Mermet qui lui envoyait des colis, et lui rendit visite au moins à une occasion. Mais ils s'éloignèrent l'un de l'autre, et elle s'établit aux États-Unis.

Il s'installa dans une cabane près de Columbus, à cinquante kilomètres de Tampico, où il était appelé par le voisinage "El Gringo". Travaillant dans les exploitations pétrolières, cueillant du coton ou exerçant tout autre emploi qu'il pouvait trouver, il était en contact avec la section de Tampico du syndicat "Industrial workers of the world" ("IWW"), et y rencontra probablement Augusto Sandino avant qu'il commence son insurrection au Nicaragua. Il lisait "El machete", qui allait devenir le journal du parti communiste mexicain.

Sa découverte du Mexique et de l'exploitation des Indiens allait devenir le moteur premier de ses écrits et de sa vie pendant les dix prochaines années qui furent littérairement prolifiques.

En janvier 1925, il commença, depuis un bureau de poste mexicain, à envoyer des manuscrits à des éditeurs allemands, en refusant de donner des indications sur lui-même, ses lettres, toujours tapées à la machine, ne recevant de sa main qu'une signature floue, qui fut plus tard elle-même dactylographiée. Le journal "Vorwärts" («En avant»), organe du parti social-démocrate, commença, le 28 février 1925, la publication de :

"Die Baumwollpflücker"
(1925)

Le titre signifie "*Les cueilleurs de coton*".

Les journaux "Simplicissimus" (nom du personnage picaresque d'un roman de Grimmshausen) et "Jugend" («Jeunesse») publièrent de premières nouvelles inspirées par les Indiens. B. Traven essaya aussi d'entrer dans le marché des magazines américains, surtout avec des récits de voyage, mais sans succès.

En août 1925, il fut contacté par Ernst Preczang de la "Büchergild Gutenberg" («La guilde du livre Gutenberg»), un club du livre, d'abord destiné aux typographes puis étendu à un plus large public, mais toujours de gauche, proche du parti social-démocrate et des syndicats, qui allait rester son

éditeur allemand pendant la plus grande partie de sa carrière. Il répondit avec un enthousiaste programme de publications, proposant d'abord une version élargie de "*Die Baumwollpflücker*" :

"Der Wobbly"
(1926)

Roman en deux volumes

Au Mexique, dans les années vingt, un «*marin américain déserteur*», Gerard Gales, le narrateur, va de travail minable en travail minable. Il a trouvé refuge au Mexique parce qu'il était «*indiscret, et quasi insultant, de s'y livrer à des investigations sur le nom, la profession, la provenance et la destination de quelqu'un*». Il se joint à des hommes qui cherchent un travail qui soit raisonnable et honorable, qui deviennent des cueilleurs de coton ou qui sont employés sur les champs pétrolifères. Il cherche à les faire adhérer au syndicat "Industrial Workers of the World" ("IWW"), dont les membres étaient appelés «wobblies». Aussi est-il chassé, et devient-il cowboy, boulanger, vagabond...

Commentaire

Ce roman picaresque, dont la structure narrative n'est pas traditionnelle, a un ton autobiographique. Dans cette puissante histoire d'injustice sociale, le narrateur, qui passe de milieu en milieu avec un air de ne pas y toucher alors que, comme par hasard, partout naissent des demandes d'augmentations et des grèves, montre de la solidarité avec les pauvres et les exploités, mais est aussi un dissident qui est déçu par la civilisation.

Plus tard, le roman fut retiré "*Die Baumwollpflücker*" et, dans sa version anglaise, devint "*The cotton pickers*".

En 1970, sous le titre "*Die Baumwollpflücker*", il fut adapté, en deux épisodes, par la chaîne de télévision allemande, "Westdeutscher Rundfunk" («Réseau de l'Allemagne de l'Ouest»).

Il n'a jamais été traduit en français.

B. Traven proposa encore, à la "Büchergild Gutenberg" : en allemand, une trilogie indienne ("*Die Brücke im Dschungel*" ["*Le pont dans la jungle*"], "*Der Nacht Besucher*" ["*Le visiteur dans la nuit*"] et "*Indianische Tanz im Dschungel*" ["*Danse indienne dans la jungle*"]), et nombre de nouvelles ; en anglais, "*The death ship*" ("*Le vaisseau des morts*") qu'il commença immédiatement à récrire en allemand. Le passage d'une langue à l'autre eut pour effet une certaine confusion entre elles.

Il fit part aussi de son véhément refus de produire sa biographie : «*Quand on postule pour un emploi de veilleur de nuit ou d'allumeur de réverbères, on se voit demander un curriculum vitae à bref délai. Mais ce n'est pas une chose à exiger d'un travailleur qui crée des œuvres intellectuelles. C'est impoli. Et c'est l'inciter à mentir. Particulièrement s'il croit, pour des raisons bonnes ou mauvaises, que sa vie véritable pourrait décevoir les autres. Cela ne vaut certes pas pour moi. Ma vie personnelle ne serait pas décevante. Mais elle ne regarde que moi, et je tiens à ce qu'il en soit ainsi. Non par égoïsme. Mais parce que je préfère être juge moi-même de mes propres affaires.*»

Au début de 1926, il commença à faire la navette entre Columbus et Mexico, sortant de son isolement pour entrer dans le très vivant monde culturel du Mexique d'après la révolution. Il rencontra alors Diego Rivera, David Siqueiros, Edward Weston (qui lui apprit la photographie), Tina Modotti et une jeune femme, Rosa Elena Luján, qui, dix ans plus tard, allait l'aider à traduire un scénario en espagnol et, finalement, devenir son épouse.

En avril 1926, parut en Allemagne :

"Das Totenschiff. Die Geschichte eines amerikanischen Seemanns"

(1926)

"Le vaisseau des morts"

(2004)

Roman

Dans les années vingt, le marin américain Gerard Gales, le narrateur, qui s'est trop longtemps abandonné dans les bras d'une prostituée d'Anvers, et s'est réveillé trop tard, voit son bateau, le "Tuscaloosa", de La Nouvelle-Orléans, partir sans lui. N'ayant ni papiers d'identité ni argent, il est, par les Belges, déporté furtivement aux Pays-Bas. Les Néerlandais veulent aussi se débarrasser de lui, mais le consul américain de Rotterdam ne peut le reconnaître comme américain car il n'a pas de papiers. Les Néerlandais le font donc, furtivement encore, repasser en Belgique. Il se retrouve ensuite en France où il est deux fois jeté en prison pour avoir voyagé sans billet dans le train. Il parvient finalement à entrer en Espagne par les Pyrénées en prétendant être allemand, ce qui paraît plus acceptable que d'être américain. Il se rend dans le Sud, et y passe quelques mois idylliques, mendiant et dormant assez confortablement dans les rues, mois qui ne sont gâchés que par les cris des communistes qu'on torture dans les prisons (pourquoi, se demande-t-il, quelqu'un veut-il changer un pays aussi délicieux?).

Mais, pêchant à l'entrée d'un port, il voit passer un bateau dont «*l'apparence semblait répondre si exactement à son âme qu'on avait toutes les raisons de mettre en doute sa santé mentale*». C'est le "Yorikke". On lui offre une place dans l'équipage, et, se soumettant à une superstition des marins qui veut qu'on ne refuse jamais un emploi, il saute à bord, signant son contrat en disant s'appeler Pippip, et être un Abyssin chrétien d'Alexandrie. Mais c'est aussi parce qu'un homme a besoin de travailler, même quand il n'y est pas réellement obligé.

Le "Yorikke" est ancien, décrépit, sale et très dangereux. L'équipage, loqueteux et crasseux, de ce «cercueil flottant» est formé d'épaves humaines dont c'est le dernier refuge, qui n'ont pas de papiers, pas d'argent, et qui y travaillent dans des conditions épouvantables : pas d'électricité, pas de matelas, pas de couvertures, des horaires écrasants pour pallier le manque d'hommes, une nourriture indigente. Ils y connaissent douleur et épuisement, mais sont condamnés à y rester. Gales est chargé d'alimenter la chaudière en charbon, ce qui est la plus basse des tâches, car, même pour un bateau aussi dégingué, la hiérarchie de l'équipage n'est pas du tout délaissée. D'abord, il croit qu'il ne pourra pas survivre, comme d'autres qui n'ont pas résisté à la chaleur écrasante et irrespirable de ce puits de l'enfer. Mais il apprend comment se maintenir en vie, principalement grâce à l'aide de son compagnon soutier, Stanislaw, un Polonais de Schwiebus qui a quitté la maison paternelle à quatorze ans et, depuis, a presque toujours été en mer. Sa ville natale étant devenue polonaise par le traité de Versailles, les citadins eurent à choisir entre la nationalité allemande et la nationalité polonaise. Or, comme il était en Chine en ce temps-là, il devint ainsi apatride. Se trouvent là aussi un Allemand de Memel, Kurt, et un Alsacien, Paul, qui a été expulsé de France vers l'Allemagne. Leurs histoires recoupent donc celle de Gales car il livra la même bataille avec les fonctionnaires qui affirmaient l'impossibilité de son existence. Nous apprenons cela alors qu'ils prennent une des rares pauses dans leur travail brutal et pénible. En fait, tout l'équipage est apatride : aucun marin qui a des papiers ne peut monter sur le bateau qui, lui-même, est hors-la-loi, étant suivi, le long des côtes de la Méditerranée et de l'Afrique occidentale, par des navires des militaires et des douanes qui le soupçonnent de contrebande. Ils ont raison : il fait la contrebande des armes.

Gales n'a de relation qu'avec Stanislaw, aucune amitié n'étant possible avec les autres membres de l'équipage. Il éprouve surtout la fierté de survivre dans des conditions impossibles, la fierté de maintenir le bateau à flot, la fierté aussi d'être universellement rejeté car, quand cet équipage descend à terre, les villes se vident. Il en vient à aimer le "Yorikke", «*le vaisseau des morts*», dont chacun sait que, tôt ou tard, il sera coulé pour que ses propriétaires touchent l'assurance, et que l'équipage devra sombrer avec lui pour plus de vraisemblance.

À quai à Dakar, Gales et Stanislaw admirent un bateau anglais splendidement neuf, "The empress of Madagascar". Un paradis flottant, pensent-ils. Or, frappés et assommés, ils y sont shanghaïés. Revenant à eux rapidement, ils comprennent que c'est un autre «vaisseau des morts», mais où l'espérance de vie n'est que de quelques jours car il est destiné, lui aussi, à être coulé pour l'argent de l'assurance. Enfoncés profondément dans les soutes, ils seront les premiers à mourir quand il sera sabordé.

Mais rien ne se passe comme prévu. Si "The empress of Madagascar" est guidé sur des rochers, par quelque hasard extraordinaire ou mauvais calcul, il ne coule pas, mais reste coincé, la poupe en l'air. Les membres de l'équipage, qui se trouvaient à la proue, sont morts. D'autres étaient dans le canot de sauvetage, mais il a été drossé sur les rochers. Gales et Stanislaw, les seuls survivants, pendant quatre jours, se livrent, sur le bateau ravagé, à une orgie d'alcool et de nourriture grâce aux réserves du capitaine, jusqu'à ce que le bateau commence à se briser. Ils prennent la mer de nouveau, attachés sur un morceau d'épave. Après une journée, la soif les fait halluciner : ils voient le "Yorikke" faisant toute vapeur vers eux, ils voient les lumières du port d'une grande ville. Pour les rejoindre, Stanislaw se détache et glisse dans la mer où il s'enfonce sans un bruit.

Gales, resté sur le radeau, n'a aucun espoir de survivre.

Commentaire

On peut croire que ce premier roman, cette histoire de bateau-poubelle dont seul le naufrage permet encore de tirer un ultime bénéfique grâce aux assurances, soit autobiographique comme le sont souvent les premiers romans. Il aurait pu être inspiré à B. Traven par ses navigations hasardeuses. On y trouve beaucoup de détails qui font penser qu'il s'agit bien d'une aventure personnelle. Il l'aurait commencé lors de son séjour à la prison de Brixton où, s'efforçant de se fabriquer un passé américain, il se serait lancé dans l'écriture en anglais d'une histoire dont le narrateur était un marin américain.

Le premier tiers est l'histoire amusante, burlesque, racontée avec acuité, des errances d'un type louche et sans argent, une spirituelle satire des absurdités des nations, des frontières et des fonctionnaires. Gales déclare : «*Je sais maintenant que ma patrie est classée dans des dossiers, je l'ai vue sous les espèces de fonctionnaires habiles à effacer en moi les dernières traces de patriotisme. Où donc est ma patrie? Ma patrie est là où je suis, où personne ne me dérange, où personne ne me demande qui je suis, d'où je viens et ce que je fais.*» Mais l'histoire subit un premier saut par l'apparition du "Yorikke" dont est faite une longue, lyrique et absurde description : «*Il tapait à sa proue comme une vieille coquine essayant de danser la rumba. Un tourbillon de mousse boueuse était soulevé par l'hélice. Il crachait et pissait comme une vieille mule de ferme qui aurait des problèmes de vessie. Puis il commença à se balancer comme un viveur ivre essayant d'éviter les lampadaires et jamais capable de le faire.*» Puis un second saut est effectué par le passage du "Yorikke", qui ne coule finalement pas, à "L'empress of Madagascar". Cette discontinuité et le fait que la fin reste en suspens pourraient être dus au manque d'expérience de l'écrivain. Mais on peut estimer aussi qu'ils rendent compte de l'impuissance des êtres humains qui sont emportés dans une sorte de mouvement brownien au milieu du fluide de l'économie mondiale.

Selon B. Traven, Stanislaw est le personnage le plus important, car il est, de toute évidence, son alter ego. Mais, pour le lecteur, c'est évidemment Gales qui l'est, à travers lequel l'écrivain montra qu'un esclave peut trouver de la satisfaction à être le meilleur esclave. On peut voir dans son nom une allusion au sens du mot anglais «gale» («tempête»), qui est important pour un marin. Mais il est proche aussi de celui de Linn A.E. Gale, l'éditeur à Mexico du "Gale's international monthly for revolutionary communism", le journal des "International workers of the world" ("IWW"), et qui, quand ce syndicat commença ses activités au Mexique en 1918, devint un de ses dirigeants.

Ce roman anarchiste est un hommage vibrant aux déshérités de la Terre, à ces «gladiateurs modernes» privés de patrie et d'espoir, exploités par la tyrannie des États et l'avidité des patrons, et qui trouvent héroïsme et dignité dans l'accomplissement de leur tâche inhumaine. Celle-ci est décrite en détail, comme le fit habituellement B. Traven, et elle a besoin de l'être pour que la situation soit comprise. Personne n'a mieux que lui écrit sur l'expérience du travail abrutissant et la résistance

contre lui, le refus de devenir une brute. Il aimait opposer ce roman de marins à ceux de Conrad qui, disait-il, donnaient la vision qu'on a du pont des bateaux, alors que lui donnait celle qu'on a depuis les profondeurs de la cale.

B. Traven exposa dans le roman le problème des «sans-papiers», qui sont souvent exploités justement parce qu'ils sont sans papiers ; qui sont des «morts» parce qu'ils n'ont pas de passeport, donc pas d'identité. Dans la lettre où il présenta triomphalement son manuscrit à son éditeur, il indiqua : «*"Le vaisseau des morts" est un vaisseau qui ne transporte que des morts, des gens qui sont restés dehors lorsqu'on a érigé des murs, des gens sans passeports, sans patrie, des exilés, des damnés, des sans-noms, des sans-naissance.*» Or les «sans-papiers» d'alors étaient des Occidentaux : l'Américain Gales et trois habitants de frontières qui leur étaient passées au-dessus de la tête : le Polonais de Schwiebus, Stanislaw, l'Allemand de Memel, Kurt, et l'Alsacien Paul, expulsé de France vers l'Allemagne.

On peut d'ailleurs se demander lequel de ces trois marins perdus représente B. Traven. Est-ce l'Américain Gales qui répond aux autorités de la même manière que Ret Marut au consul américain? Est-ce Stanislaw qui a pas mal de choses à se reprocher? Est-ce l'Alsacien Paul qui est mouillé dans des histoires «bolcheviques», a été arrêté, expulsé, arrêté à nouveau, et dont on dit : «*Ces gens-là ne connaissent que deux catégories, les criminels et les non-criminels. Celui qui ne peut prouver qu'il n'est pas un criminel, en est un?*» Est-ce Kurt de Memel, qui a traîné en Australie (comme prétendit l'avoir fait, à un moment donné, Traven-Marut), y a eu une sale histoire, tué un briseur de grève, réussi à sortir du pays, mais sans papiers? L'absence de nationalité est une puissante attaque contre les États et les frontières, une défense des apatrides et des dépossédés.

Le roman pose aussi le problème de l'identité dans un système qui nie toute signification à l'individu sans pouvoir, B. Traven luttant pour un individualisme radical. Il posait la question de Primo Levi :

«Est-il un homme
Celui qui travaille dans la boue
Qui ne connaît pas la paix
Qui lutte pour un bout de pain
Qui meurt pour un oui ou un non?».

Le roman fut publié à Berlin en 1926, et obtint un grand et immédiat succès en Allemagne, plus de cent mille exemplaires ayant été imprimés en 1931. Albert Einstein l'aurait désigné comme le livre qu'il aurait emporté sur une île déserte. En 1934, il parut en traduction anglaise à New York.

En 1959, il fut adapté au cinéma, en Allemagne, par Georg Tressler, sous le titre "*Das Totenschiff*" ("*Les mutins du Yorikke*").

En 2004, il connut sa première traduction intégrale en français.

C'est l'un des romans de B. Traven les plus connus et des plus admirés avec "*Le trésor de la Sierra Madre*".

De mai à août 1926, B. Traven, qui avait suivi des cours de civilisation et d'histoire indianiste à l'université de Mexico, prit part, en tant que photographe, sous le nom de Traven Torsvan, à l'expédition Palacios au Chiapas commanditée par le gouvernement. Le but premier était d'enquêter sur une invasion de sauterelles, mais on s'intéressa aussi à l'ethnographie. Des photographies le montrent fringant et portant un casque colonial. Cependant, il fut très impressionné par le contact avec les Indiens, la sympathie qu'il éprouvait pour eux devant d'ailleurs l'amener à apprendre leur dialecte maya.

Parut en Allemagne :

“Der Schatz der Sierra Madre”

(1927)

“Le trésor de la Sierra Madre”

(1936)

Roman de 246 pages

Dans les années vingt, l'Américain Dobbs, qui a fait la guerre en France, a, comme de nombreux aventuriers blancs, échoué à Tampico, au Mexique, et se demande : «*Quoi faire pour gagner de l'argent?*». Il loge dans une misérable pension de famille, quelques baraques de bois vermoulues, divisées en chambres de quatre à huit lits, sans fenêtres. On le voit mendier, le même jour, auprès de plusieurs «*messieurs en blanc*», qui s'avèrent être une seule et même personne qui se plaint de son obstination, se restaurer, prendre un bain dans le fleuve en dépit des crabes géants, et finir par acheter un billet de «*la loterie de l'État de Michoacan*» à un gamin indien entêté.

Ayant entendu dire par un de ses «*compagnons de chambrée*», Barber, qu'il y a du travail dans les champs de pétrole de Tuxpam, il y part avec lui, à pied. Ils ont à prendre le bac pour passer sur la rive où les raffineries empoisonnent l'air dans la nouvelle ville de Cuauhtemoc, tandis que les «*saloons*» attirent les Américains soumis chez eux à la prohibition de l'alcool. Dobbs et Barber prennent un chemin qui «*circule en plein pétrole*», et arrivent à «*la vieille ville*», une «*ancienne bourgade indienne*» située en hauteur. Au-delà, ils passent près d'un Indien qui, en dépit de leurs efforts pour se débarrasser de lui, s'entête à les suivre, leur déclarant qu'il va lui aussi au «*champ de pétrole*», mais qu'il craint «*les tigres et les lions*». Comme ils arrivent à un village indien où on refuse de leur donner un gîte, l'Indien les convainc d'aller jusqu'à «*une grande localité*» où «*il y a plus de trente huttes*». En fait, ils sont obligés de bivouaquer, et l'Indien vient alors se blottir craintivement entre eux pour, dans la nuit, se lever en proie à la peur car il sent la présence d'un «*tigre*», ce qui fait que tous trois grimpent sur un «*mahogani*». Mais, au matin, ils se rendent compte qu'il ne s'agit que d'un âne !

Quand ils arrivent à un premier camp, on leur donne à manger mais seulement à la cuisine à cause de la présence de l'Indien. Ils trouvent à coucher dans un hangar. Le lendemain, les deux Blancs veulent encore se séparer de l'Indien, mais il continue de «*trotter derrière eux avec une constance inébranlable*». Aussi décident-ils, pour se libérer de lui, de revenir à Cuauhtemoc. Ils se retrouvent ensuite à Tampico, où ils se séparent, Dobbs ayant appris par cette expérience, que, «*sur les champs de pétrole, les chances de travail étaient aussi serrées qu'en ville*». Il trouve tout de même un petit travail de manutention. Et voilà qu'on l'embauche pour «*le défrichement d'un camp*» pour «*huit dollars par jour*» mais «*entretien déduit*» et à condition de partir aussitôt.

Il a été engagé par Pat Mc Cormick, «*un Américain*» qui a exercé «*toutes les occupations possibles sur un champ de pétrole*». Ils sont six, dont deux cuisiniers chinois, à partir vers «*les districts du sud en autocamions*». Ils arrivent à une clairière où «*une vingtaine d'aides indiens sont déjà à l'oeuvre*». Ils se mettent à construire, «*du premier rayon du soleil jusqu'à l'ultime reflet du crépuscule*», des baraques puis des «*derricks*», travail particulièrement dangereux, installent des machines qui sont mises en marche, ce qui met fin à l'engagement de Dobbs. Mais il doit réclamer sa paie à Mc Cormick, qui ne lui en donne que «*trente pour cent*», comme à un autre engagé, Curtin. Une fois de retour en ville, ils l'abordent avec véhémence ; il leur offre à boire dans un bar, leur fait miroiter d'autres contrats ; il faut qu'ils s'en prennent à lui physiquement pour qu'il leur jette «*la somme exacte*» qu'il leur devait.

Les deux compères en viennent à comprendre qu'«*il n'y a pas de spéculation plus osée que d'attendre du travail dans un camp de pétrole*», que «*le pétrole, c'est un jeu de hasard*», alors que le pays recèle de l'or et de l'argent, surtout de l'argent en fait. Or Dobbs rencontre à son «*hôtellerie*», un vieil homme, Howard, qui affirme que : «*L'or, c'est une chose endiablée*», et que, «*dans l'espoir d'en ramasser, on cesse de faire la différence entre le bien et le mal.*» En cherchant de l'or, il avait gagné «*cinquante mille dollars*», mais les avait perdus dans le pétrole, et se retrouve dans la misère. Mais il fait des «*récits de chasse à l'or*», évoque des mines comme la «*Mina del Agua Verde*». Elle avait été exploitée très tôt après l'arrivée des Espagnols ; puis son emplacement avait été perdu ; on le chercha en 1762 puis de nouveau en 1886 où, sur le lieu d'un campement, on trouva un os humain, puis «*le*

reste du squelette, pièce après pièce ; trois hommes découvrirent même la mine, prirent quelques pépites, mais ne révélèrent rien aux autres membres de l'expédition qui, cependant, subodorèrent la trahison, les tuèrent, et se partagèrent les pépites ; alors que certains d'entre eux étaient allés chercher du ravitaillement, à leur retour, ils trouvèrent les autres massacrés par des Indiens qui n'avaient pas touché à l'or ; n'y échappa qu'un homme, un certain Harry Tilton qui jouissait tranquillement de sa richesse, mais accepta de donner des indications sur l'emplacement de la mine à une équipe, dont faisait partie Howard, mais qui n'avait rien trouvé, d'autant moins que les Indiens se montraient hostiles à la recherche de l'or dans leur district. Pourtant, Howard annonce : «*Si l'on me propose de partir vers l'or, j'y vais.*» Aussi Dobbs décide-t-il d'y aller, «*seul ou avec Curtin, ou bien avec Howard, ou encore avec Curtin et Howard*».

Le lendemain, il fait part de son projet à Curtin, tout en prenant conscience de «*la malédiction de l'or*», disant : «*L'avidité est la seule vertu que l'or développe chez celui qui le possède*», se promettant de se contenter d'«*un petit magot*». Pour sa part, Curtin ne croit pas qu'«*il y ait un seul homme capable de discerner comment il se conduirait s'il avait soudain devant lui une grosse masse d'or, avec l'occasion d'évincer les autres.*» Comme se passent encore trois jours pendant lesquels ne se présente pas «*la moindre perspective d'embauche*», ils sont décidés à partir. Dobbs veut que ce soit avec Howard, qui est «*coriace comme une vieille semelle*», et «*a de l'expérience*». Il met «*deux cents dollars dans l'entreprise*» tandis que Dobbs a gagné, à la loterie, «*deux larges pièces d'or de cinquante pesos*», et que Curtin se fait envoyer «*cent dollars*» par un ami qu'il a au Texas. Après avoir investi leurs dernières économies dans des ânes et du matériel, les trois «*compagnons prennent l'express de nuit pour San-Luis, puis le train suivant pour Durango*», pour monter dans la Sierra Madre, «*un voyage à âne de dix à douze jours*», «*par des cols escarpés, des sentes abruptes, à travers des torrents ou le long de précipices rocheux*», en ne rencontrant «*que quelques petits villages indiens*». Pour Howard, «*il faut chercher dans les endroits sauvages [...] là où les géologues n'ont jamais passé*». Et il est «*un homme qui sent l'or, exactement comme un âne assoiffé sent l'eau*», qui sait où «*cela vaut la peine de débaler les bûches et de laver une pelletée ou deux de sable*», car il pense que, plutôt que de chercher une veine, il vaut mieux «*laver tranquillement du sable aurifère*» en accumulant «*once après once*».

Un jour, alors qu'ils rechignent, il leur déclare qu'ils ne voient pas qu'ils se promènent «*à même l'or pur*», et ramasse «*de la poudre aurifère*». Dobbs voudrait en remplir des sacs, mais Howard indique qu'il vaut mieux le laver sur place. Ils établissent donc un camp, installent tout un matériel, font venir de l'eau. Comme «*la journée est d'une chaleur suffocante*, et «*la nuit d'un froid cruel*», cette «*tâche de forçat*» laisse les deux jeunes exténués. On ne se soucie pas d'obtenir une concession car cela renseignerait les bandits, qui attendent de dépouiller les chercheurs d'or, ou «*les trafiquants des grandes compagnies qui balaient hors de leur route les humbles découvreurs.*»

Si les «*trois compagnons*» ont dissimulé leur «*champ de travail*», ils ne l'ont pas fait pour leur campement, établi à un demi-kilomètre, car ils veulent «*se faire passer pour des chasseurs de fourrures ou des collectionneurs d'oiseaux rares*». N'étant unis que par «*des raisons de pur intérêt*», ils ne sont pas des amis, même s'«*ils se sont mutuellement sauvé la vie*». Ils découvrent «*combien leur présence réciproque leur deviendrait difficile à endurer*», s'injurient copieusement, sans se rendre compte de cette «*sourde hostilité mutuelle*». Si, «*chaque soir, le gain de la journée est soigneusement exposé*», chacun prend sa part. Howard estime que «*lever le camp avec l'argent des autres*», c'est «*dans la brousse, une chose quasi naturelle*». Mais, comme «*il n'est plus assez leste pour ça*», il se méfie des deux autres, affirmant : «*Je connais le monde, et je sais de quelles gentillesse il est capable quand l'or est en cause*». Cependant, il sait qu'il leur faut être trois pour mener à bien leur tâche.

Elle paraît si difficile aux deux jeunes que Howard, ayant évalué qu'ils ont accumulé chacun «*dans les quatorze à seize mille dollars*», et que la mine s'épuise, il est décidé qu'ils y travailleront encore quatre semaines, leurs pensées se tournant alors vers le «*plan de retour*», vers leur vie dans «*la civilisation*». Ils deviennent alors si tolérants les uns pour les autres que Howard et Dobbs parlent «*d'ouvrir ensemble un cinéma à Tampico ou à Monterrey*», l'avenir étant moins net pour Curtin.

Un jour où celui-ci est allé au village «*pour y acheter des provisions*», il revient très tard, ayant eu à faire des détours pour essayer de faire perdre sa trace à «*un gars qui dit venir de l'Arizona*», qui

cherche «*des mines d'argent ou d'or*», l'a interrogé, a voulu venir avec lui, prétendant «*avoir besoin de compagnie pour quelques jours*». Soudain, il est là, semblant «*un homme affamé, trop fier pour rien mendier*», qui sait qu'il «*n'est pas le bienvenu*». Et, en effet, Dobbs l'invite à filer dès le lendemain. Les trois compagnons prétendent d'ailleurs partir eux aussi pour aller «*poursuivre le gros gibier dans une autre région*», car ils se rendent compte que «*la suppression de l'étranger offre mainte difficulté*». Mais, pour lui, le coin est «*un pays d'or*», et il y reste pour la nuit.

Au matin, on lui reproche d'avoir pris de l'eau et du bois. Dobbs lui envoie un coup de poing. Howard lui rappelle qu'ils sont «*les premiers occupants*» du lieu, mais il leur oppose qu'ils n'ont pas de concession. Curtin l'invite à aller à la chasse avec lui, il accepte, mais déclare vouloir ensuite «*aller à la recherche de l'or*» que les autres n'ont pas trouvé. Il indique avoir des «*plans*», et leur propose de s'associer à lui, réclamant les «*deux cinquièmes*» de ce qu'ils obtiendraient ensemble. Décidant de lui accorder une semaine pour qu'il leur prouve son habileté, ils apprennent son nom : Robert Lacaud. Or, aussitôt, peuvent-ils se croire trahis car ils voient au loin des cavaliers, qu'ils croient d'abord être «*des soldats ou des gendarmes*». Mais Lacaud, constatant que l'un de ces cavaliers «*porte un chapeau de paille brun or*», indique que ce sont des «*bandits*» dont il avait lu dans un journal que, en criant : «*Viva Cristo Rey !*», menés par trois prêtres, ils avaient perpétré l'attaque sanglante d'un train ; vingt y étaient montés tandis que cent autres l'entouraient ; ils avaient massacré d'abord tous les soldats (une cinquantaine), puis avaient tiré sur les autres voyageurs, abattant hommes, femmes et enfants ; profitant de l'épouvante ainsi causée, ils avaient ramassé tout ce qui brillait ; vidant des réservoirs d'essence, ils avaient brûlé les wagons avec les survivants, avant de s'enfuir.

Mais les bandits déguenillés qui s'avancent vers les chercheurs d'or ne sont que «*dix*». S'ils sont tous armés, Curtin comprend toutefois qu'ils viennent pour s'emparer de son fusil. Les quatre chercheurs d'or se retranchent dans «*un fossé profond au pied d'une paroi de rochers*», pour empêcher les bandits de découvrir la mine dont les trois compagnons révèlent alors l'existence à Lacaud. Ne pouvant manquer de constater qu'un camp y avait été établi, les bandits décident de faire du lieu leur «*quartier général*», et, bientôt, s'y prélassent. Dobbs y voit une occasion de les tuer, mais Howard lui objecte qu'ils seront ensuite embarrassés par leurs cadavres. Curtin est découvert par les bandits, mais les menace de tirer sur eux qui prétendent «*faire partie de la police*», et vouloir l'arrêter parce qu'il chasse sans permis. Il leur demande de montrer leur insigne. Ils en sont évidemment incapables, complotent pour s'emparer de lui et «*passer agréablement l'après-midi avec lui*» en lui faisant subir un des supplices des «*sanglants martyres des saints*» dont les Mexicains sont friands, lui proposent différents marchandages. Soudain, l'un d'eux tire sur lui, mais est touché par une balle partie de l'autre coin de la tranchée. Les bandits, pensant toujours n'avoir à faire qu'à un seul adversaire, croient à la ruse d'un fusil «*tiré au moyen d'une ficelle*», et attaquent de concert, ce qui déclenche «*quatre coups de feu*» qui touchent deux d'entre eux. On tient conseil de part et d'autre. Comme des ânes «*se mettent à braire avec bruit*», les bandits apprennent ainsi qu'ils n'ont pas des soldats face à eux. Pour la nuit, les assiégés «*se partagent leur tour de sommeil*». «*Vers les trois heures du matin*», Dobbs se rend compte que les dix bandits viennent «*de quatre côtés à la fois*» ; Howard et lui espèrent que «*Curtin et Lacaud soient à leurs postes*» ; or ce sont eux qui tirent les premiers ; quand Dobbs et Howard le font, trois adversaires sont touchés. Si les chercheurs d'or sont sauvés par l'arrivée du matin, ils savent qu'ils ne sont «*que quatre contre dix*», et que «*leurs provisions d'eau et de nourriture sont limitées*». Les bandits «*confectionnent de grands boucliers de bois à la mode indienne*». Mais survient une de leurs sentinelles, et Curtin en indique la raison : «*Il y a un escadron de cavalerie qui est à la poursuite de nos amis*». Bientôt, en effet, des soldats contraignent les bandits à la fuite, et les poursuivent, ce dont se réjouit Howard car les chercheurs d'or seraient dans une posture encore plus délicate si les «*troupes fédérales*» restaient sur place.

Voilà les trois amis d'autant plus décidés à «*lever le camp*». Mais Lacaud entreprend de leur exposer «*un plan*» où «*il y a plus de dix mille pesetas à trouver*», essaie de convaincre Curtin de l'accompagner. Howard voit en lui le type de «*l'éternel chercheur d'or*» qui «*sait toujours qu'il trouvera la mine le lendemain*». Peu lui importe qu'il découvre la leur car, tandis qu'il est parti pour la journée, ils se mettent à «*démolir les échafaudages*», afin de «*montrer un peu de reconnaissance à la montagne*». Le soir, «*la pensée de se séparer, après avoir passé presque une année à peiner côte à côte*», à «*s'étudier*» les uns les autres, à se connaître parfaitement, les fait se sentir «*plus unis que*

des frères». Howard s'inquiète du voyage de retour : «*ce sera la partie la plus dure de toute l'affaire. Il y a les bandits, les accidents du chemin, et surtout la police rurale*».

Pour le leur prouver, il se lance dans «*l'histoire d'une mine*», «*la Donja Catalina Maria de Rodriguez*». Cela le fait d'abord parler du pèlerinage de Notre-Dame de Guadalupe où vont «*tous les Mexicains et tous les Indiens*». S'y rendit Aguila, «*le chef des Chiricahuas*», afin d'obtenir la guérison de son fils qui était aveugle. Ce fut en vain, et il s'adressa à «*un médecin espagnol célèbre*» auquel il promit sa mine. Comme ce Don Manuel réussit à donner la vue à l'enfant, Aguila chercha la mine, la trouva, le laissa l'exploiter. Mais l'Espagnol traita si durement les ouvriers indiens qu'une rébellion éclata, où il fut tué. Sa femme, Donja Maria, «*continue les travaux*», et, «*s'étant mis en tête de rentrer en Europe et d'y étaler sa richesse*», elle y consacra «*des années de dur labeur et de lutte continue*», faisant preuve d'énergie, d'audace mais aussi d'habileté diplomatique. Enfin, elle voulut, sur le dangereux parcours jusqu'à Mexico qui s'étendait sur deux mille kilomètres, ramener l'or et l'argent accumulés dans une caravane de «*soixante mulets*» escortés de «*vingt hommes armés*» dont deux Espagnols. Or l'un de ceux-ci lui proposa de l'épouser, et, devant son refus, lui montra qu'il s'était rendu maître de tout l'équipage. Mais elle lui administra de violents coups de fouet «*en plein visage*», et le fit pendre. «*Ainsi prit fin l'émeute*». Malgré bien d'autres embûches, «*elle arriva à Mexico sans avoir perdu la moindre barre de sa précieuse marchandise*» qu'elle put mettre en sûreté pour enfin goûter le repos. Mais, «*le lendemain, personne ne vit qu'elle se fût levée. Personne ne vit jamais plus Donja Maria.*»

Le lendemain de ce récit, chacun des «*trois gaillards*» se rend «*auprès de sa cachette particulière*» pour emballer «*des grains d'or, du sable et de la poussière*» dans de «*petits sacs*», et les cacher dans des ballots de peaux. Lacaud est décidé à rester sur place, convaincu qu'il s'y trouve encore de l'or.

Pour le voyage de retour, il faut «*éviter le village où Curtin avait l'habitude d'aller aux achats*». Mais, le deuxième jour, ils doivent passer par «*un village indien*» où ils voient «*quatre Mexicains*» dont ils pensent qu'ils sont des policiers ou des «*commissaires du gouvernement*» ; en effet, ils les font s'arrêter, mais ce n'est que pour les vacciner ; Howard déclare qu'ils ont déjà été vaccinés aux États-Unis ; mais, comme ils n'ont pas sur eux «*le certificat*», ils doivent se faire de nouveau inciser. Ils s'arrêtent encore à Amapuli où ils sont abordés par «*quatre Indiens*» d'un village voisin qui voient en eux «*des hommes très intelligents*», d'où des propos sur les lettres et les chiffres, avant que l'un d'eux confie que son fils, qui est «*tombé à l'eau*», «*ne se réveille pas*». Et voilà Howard qui décide d'aller voir «*s'il est mort ou non*» ; qui, sur l'enfant, pratique «*la respiration artificielle*», «*pose des compresses chaudes*», «*frotte les pieds et les mains*», et ainsi le ranime. Puis il rejoint les deux autres. Ils remarquent alors qu'ils sont suivis par «*des Indiens à cheval*» parmi lesquels l'homme dont le fils a été sauvé, qui veut absolument inviter Howard à séjourner chez lui. Il laisse donc ses bagages à ses camarades, qui lui en donnent «*quittance*», Dobbs assurant qu'il les déposera à son nom «*dans un safe de la Banking Company*». Et le vieil homme est emmené «*en triomphe*».

Dobbs et Curtin sont de «*fort méchante humeur*» parce qu'ils ont perdu «*une journée entière*», que les ânes d'Howard sont indociles. Ils ont hâte de voir «*la fumée du chemin de fer*». Dobbs s'amuse de la confiance en eux qu'a ce «*vieux toqué*» d'Howard, et propose à Curtin de partager avec lui ses bagages. Comme celui-ci s'y refuse, Dobbs, sur qui s'est abattu «*la malédiction de l'or*», annonce qu'il prendra tout. Il reproche à Curtin ses «*idées bolchevistes*». Comme celui-ci l'enjoint de ne pas toucher «*à une graine qui appartienne*» à Howard, Dobbs se dit avoir toujours été convaincu qu'il a toujours eu «*l'intention de [le] tuer*». Curtin, «*entraîné dans le jeu diabolique des réciprocités, ne voit à son tour qu'une issue : faire à Dobbs ce que Dobbs a l'intention de lui faire*». Il s'appête à sortir son revolver quand Dobbs le menace du sien. Mais, quand il veut le désarmer, Curtin «*pirouette*», le coup tiré par Dobbs rate, et l'autre lui assène un coup de poing, l'envoie rouler à terre, lui prend son arme, et en sort les cartouches. Mais, devant se surveiller réciproquement, «*ils vont devenir fous de peur et de fatigue*».

«*Pour Curtin, commence une nuit affreuse*», car il «*se donne une peine immense pour rester éveillé*». Dobbs sait que «*la nuit suivante lui appartient d'avance*». Et, en effet, il peut lui enlever les revolvers avant de le réveiller brutalement, de l'obliger à marcher dans le bois, de tirer sur lui. Curtin s'écroule. Cependant, plus tard, Dobbs n'est pas sûr de l'avoir tué, revient sur le lieu du crime, constate que l'autre ne bouge pas. Il se dit que sa «*conscience s'est réveillée*», se demande si le bourreau de la prison de Sing-Sing, qui actionne la chaise électrique, est troublé par la sienne, se rappelle qu'il a lui-

même tué vingt-trois Allemands en France, «*sur la crête d'Argonne*», sans s'en inquiéter, aboutit à cette idée : «*Si on croit à la conscience, on en a une, et elle s'alerte sur commande. Si on n'y croit pas, eh bien, elle ne vous dérange jamais.*» Il décide de s'approprier «*le bagage de Curtin*», comme celui d'Howard à qui il pourra dire qu'il a été volé par des bandits. Il envisage ce qu'il pourra faire avec sa richesse.

Le lendemain, il a du mal à charger les ânes tout seul. Quand il y est parvenu, «*il se souvient de Curtin*», assimilant seulement alors l'idée qu'il est mort, voyant les arbres comme «*pétrifiés*», ainsi que les ânes qui, tournant leurs têtes vers lui, lui font peur, au point qu'il en vient à «*leur bander les yeux*». Se demandant si Curtin a «*les yeux ouverts, creux et mornes, vitreux*», étant «*travaillé par la curiosité*», il se dit qu'il lui faut l'enterrer. Mais «*il trouve la place vide*», «*pense qu'il ne sera jamais en paix s'il ne trouve pas le cadavre*», se demande si «*un lion, par hasard, l'aurait enlevé*». Il est effrayé par le moindre bruit. Il a du mal à diriger les ânes, qu'il soit en avant ou en arrière de la caravane. Quand il n'a plus «*rien à faire que de suivre son convoi, il recommence à être torturé par ses pensées.*» Aussi retourne-t-il sur ses pas pour «*chercher de nouveau le cadavre*», arrivant au campement alors que «*le soir est tombé*», et devant donc vite cesser ses recherches.

Le lendemain, il voit «*la ligne de la voie ferrée*», et aurait pu atteindre la station de Chinacates. Mais, comme il se ferait remarquer dans ce petit village, il décide d'«*aller jusqu'à Durango pour pouvoir liquider ses affaires discrètement*». Il regrette de ne pas avoir «*enfoncé son couteau dans le coeur*» de Curtin, se rappelant le précepte reçu dans son enfance : «*Fais ton travail consciencieusement et fais-le tout de suite.*» «*Aspirant aux lois, demandant la justice, les murs d'une ville, ces choses enfin qui peuvent protéger ses biens*», il tente de se rassurer en se disant que ni Howard ni Curtin ne peuvent rien faire contre lui. Il s'imagine en «*grand seigneur très élégant et très riche, qui peut se payer un avocat bien coté*», en «*homme honorable qui a gagné sa fortune par des spéculations autorisées*», qui accusera les deux autres «*de calomnie et d'insulte*». Alors qu'il se réjouit d'entendre «*le sifflement rauque de la locomotive*», il s'étonne que «*Curtin n'ait pas crié lorsqu'il l'a tué*», se demande encore «*où peut bien être le cadavre*». Au campement, «*il croit entendre quelqu'un s'approcher du feu*», «*sentir la pointe d'un couteau lui chatouiller les côtes*».

Le lendemain, plutôt que «*d'aller directement au centre de la ville*», il pense «*s'arrêter à la première auberge qu'il trouverait aux abords*» pour y vendre ses bêtes. Au chemin de fer, il déclarerait n'avoir que «*des peaux sèches*». Soudain, il entend : «*Pas de cigarettes, mon vieux?*», «*se rend compte qu'on lui parle en espagnol, et que ce n'est pas un de ses compagnons*». Il voit, «*couchés et entièrement vêtus de loques, trois métis*», reconnaît «*cette pègre de la ville*», «*des gens qui n'ont rien à perdre*». Maladroitement, il leur indique : «*J'ai besoin d'argent*», et ils se disent : «*De l'argent ; c'est bien cela que nous attendons.*» Il se demande s'il ne pourrait pas les engager comme «*piqueurs*» de ses ânes. Il prétend que «*deux de [ses] amis [le] suivent*». Mais les trois hommes se lèvent pour se placer «*au milieu des ânes*», et les saisir. Dobbs les menace de son revolver qui ne leur fait pas peur. Il tire sur leur chef, Miguel, mais «*le revolver ne fait qu'un cliquetis*». «*L'un d'eux se baisse et ramasse une lourde pierre*», et, en une seconde, Dobbs se rappelle la «*longue, très longue histoire*» des différentes manipulations des différents revolvers par lui et Curtin, qui avait déchargé le sien, se rappelle aussi qu'il a «*une autre arme : une machette*». «*Mais la seconde de réflexion est passée*», et, s'il voit la pierre arriver sur lui, «*il est renversé par la violence du choc*». Et Miguel, s'étant saisi de la machette, lui «*tranche la tête*».

Les trois métis dépouillent Dobbs de ses vêtements, sauf la chemise car «*elle est décidément trop près du cou*». Miguel indique qu'il est nécessaire de l'enterrer, qu'ils pourront prétendre avoir acheté à ce «*Gringo*» les ânes qu'ils conduisent dans la montagne. «*Une fois dans la brousse, ils ne peuvent plus contenir leur curiosité*», ouvrent les paquets, découvrent des peaux de peu de valeur, mais aussi de «*petits sacs*» qui leur semblent ne contenir que du sable. L'un prend Dobbs pour «*un ingénieur de la Mining Company*» qui «*rapportait des échantillons*» ; un autre croit que les sacs étaient destinés à alourdir des peaux vendues au poids. Ils les vident donc. «*Il fait si sombre qu'ils ne peuvent reconnaître la vraie nature de ce sable si visiblement dépourvu de toute valeur et de tout intérêt.*»

Arrivés à un village, ils demandent à un Indien «*s'il ne connaît pas des acheteurs pour leurs ânes*». Examinant les bêtes, voyant leur marque, il leur indique que son «*oncle pourrait s'y intéresser*». Celui-ci marchandise avec les brigands le prix des ânes, puis les interroge sur le contenu des bagages,

s'étonne qu'ils aient «*des bêches, des piques*». Ils prétendent avoir «*travaillé auprès de la Compagnie américaine pour les mines*», mais sont suspectés de les avoir «*volés*». L'oncle leur demande d'attendre qu'il ait contacté «*d'autres habitants*», qui s'en viennent, les brigands étant ainsi «*cernés sans s'en rendre compte*». L'«*oncle*» leur demande alors quelle est «*la marque*» des ânes, et ils sont incapables de la décrire. Aussi, leur révélant qu'il est «*le chef du village*», «*l'alcade*», il leur assène qu'il sait que les ânes appartenaient à «*la Señora Motilina*» qui les avait vendus, «*dix ou douze mois auparavant*», «*à trois Américains qui voulaient aller à la chasse dans la sierra*», et qui venaient de passer «*il y a quelques jours*», ayant «*encore toutes leurs bêtes*» ; qu'ils n'ont pu acheter les ânes à trois Américains car «*l'un d'eux est de l'autre côté de la sierra, dans un village ; c'est un médecin*» ; qu'ils n'ont pas de quittance ; qu'ils portent les bottes et les pantalons d'un des Américains. Et voilà les trois brigands qui «*se lancent sur les hommes les plus proches*», parviennent à s'échapper, mais sont rattrapés par des cavaliers qui les «*prennent au lasso*», les «*ligotent*» et les surveillent étroitement. Partent à cheval des Indiens qui découvrent la tombe de Dobbs, y prennent la chemise, le réensevelissent en plaçant une croix. Les brigands ainsi convaincus de crime sont confiés à des soldats, et l'alcade se voit même attribuer la prime attachée à la capture de Miguel. Pendant ce temps, «*Howard est un homme fort occupé.*» Il est considéré comme «*un grand docteur et fait des miracles. [...] S'il avait su prendre son contentement à vivre parmi ces gens simples, il aurait pu passer là tout le reste de sa vie dans le bonheur et la paix. Mais il pense tous les jours à son départ.*» Or, «*un matin, arrive au village un Indien à cheval*» qui le cherchait, car avait été trouvé un homme blanc qui était mourant. À sa description, Howard comprend qu'il s'agit de Curtin. En toute hâte, il se rend auprès de lui, qui lui apprend comment il avait été attaqué par Dobbs, qui l'avait «*tiré dans les buissons pour l'y laisser crever*» ; comment, malgré sa faiblesse, il avait «*rampé pour quitter la place au plus vite*», craignant qu'il ne revienne au matin ; comment il avait rencontré un Indien qui l'avait aidé. Howard pense toutefois que Dobbs a été soumis à ce «*singulier vertige de se trouver avec un monceau d'or et un seul homme à ses côtés.*» Pour lui, il suffit d'une seconde, «*une seconde dans laquelle le cerveau se brouille pour se remettre l'instant d'après ; mais dans cette seconde on a déjà tué !*» Cependant, il ajoute : «*Nous ne devons penser qu'à une chose, à présent : comment nous pourrions lui reprendre son butin.*» Il part avec des Indiens, et arrive dans le village de l'alcade qui lui révèle le sort qu'a eu Dobbs. Constatant l'absence des petits sacs, il rejoint les soldats, obtient la permission d'interroger les bandits, et apprend de Miguel que les sacs ont été vidés dans l'obscurité n'importe où ; que, le lendemain, est passé un ouragan. Howard ne sait que dire, et se met à «*rire si fort que tous les assistants commencent, eux aussi, à rire à gorge déployée, bien qu'ils ne sachent pas pourquoi.*» Il annonce à Curtin que «*l'or a rejoint son gisement naturel*», mais le jeune homme est «*incapable d'apprécier une bonne farce*» qui «*vaut bien dix mois de travail*». Howard envisage de «*rester ici comme docteur*», et propose à Curtin de s'«*associer*» à lui. Mais un petit sac a été épargné, et Howard pense «*ouvrir un petit magasin de comestibles*» à Tampico. Comme Curtin lui signale que «*quatre grands "comestibles" firent faillite en six semaines*», il préfère la première proposition. D'ailleurs, Howard est, par les Indiens, «*saisi et hissé sur un cheval*» pour partir vers le village «*au grand galop*».

Analyse

(la pagination est celle de l'édition par Calmann-Lévy)

Intérêt de l'action

"*Le trésor de la Sierra Madre*" est un roman d'aventures, dans le goût de ceux de Fenimore Cooper, d'Herman Melville, de Robert-Louis Stevenson, de Rudyard Kipling, de Pierre Loti, de Joseph Conrad, de Jack London, de Karl May, de James-Oliver Curwood ou de Joseph Kessel. En effet, l'accent est particulièrement mis sur l'action, sur l'intérêt dramatique, sur des événements multiples, inventés et sortant de l'ordinaire, sur des péripéties plutôt violentes dont l'enchaînement est dominé par un hasard heureux ou malheureux. Mais alors que, traditionnellement, le roman d'aventures présente un ou des héros qui sont vraiment héroïques, ici, les personnages sont trois misérables dont chacun associe sa mauvaise étoile aux deux autres, qui décident d'unir leurs forces pour chercher de l'or,

risquant ainsi de connaître l'éternelle «*malédiction de l'or*». On pourrait donc voir en eux trois «picares», ce type de personnage espagnol vivant en marge de la société, aspirant à améliorer sa condition sociale, faisant preuve d'initiative, d'énergie, de ruse, pour tenter de parvenir à ses buts, parfois tourmenté a posteriori par sa mauvaise conscience, mais étant tout de même voué à l'échec, et on pourrait considérer le roman de B. Traven comme appartenant à la tradition littéraire hispanique du roman picaresque.

Le texte, en offrant la perspective de l'or qui autorise les rêves les plus fous, mais aussi la cupidité des orpailleurs, le parfum de l'aventure dans un décor inhospitalier, la rencontre des Indiens, est un véritable «western» où le récit dynamique ne laisse aucun répit : on le parcourt rapidement, la narration poussant sans cesse à aller de l'avant.

Cette action suit une ligne très simple et très traditionnelle, où, si les deux hasards de la rencontre d'Howard et du billet de loterie gagnant, permettent le lancement d'une expédition à la recherche de l'or, sa conquête, par des personnages qui sont montrés dès le début comme des perdants en puissance, est évidemment suivie de sa perte. La rude aventure menée avec acharnement pendant des mois au coeur de la Sierra Madre connaît un dénouement brutal qui n'est pas dépourvu d'une cruelle ironie. On peut considérer que la structure, classique, est presque celle d'une tragédie grecque. Le monologue du vieil Howard, qui remplit la même fonction que le choeur antique, est prophétique car il annonce la manière dont les événements vont évoluer, sa mise en garde devant cependant n'être pas écoutée, d'abord par lui-même, surtout par Dobbs, même s'il affirme avec force qu'il ne se laissera pas gagner par la fièvre et la convoitise. On sent donc le poids de la fatalité, d'une malédiction qui impose bientôt sa loi absolue.

L'action devient particulièrement dramatique dans les épisodes d'affrontements :

- L'affrontement avec les bandits (pages 126-139), où B. Traven déploya de typiques situations du «western» comme la possibilité de l'emploi de la ruse d'un fusil «*tiré au moyen d'une ficelle*» (page 129), comme l'attaque des dix bandits «*de quatre côtés à la fois*» (page 132), comme la confection par eux «*de grands boucliers de bois à la mode indienne*» (page 134).
- L'affrontement entre Dobbs et Curtin que B. Traven décrit avec la lenteur et la précision que déploierait un cinéaste tournant un «western» (pages 189-195).
- L'affrontement entre Dobbs et les trois métis (pages 213-237) avec ces péripéties caractéristiques : la surprise de «*Pas de cigarettes, mon vieux ?*» (page 213) - le coup de feu sur leur chef, alors que «*le revolver ne fait qu'un cliquetis*» - la pierre ramassée par l'un des métis - le souvenir, en une seconde, de la «*longue, très longue histoire*» des différentes manipulations des différents revolvers par lui et Curtin, qui avait déchargé le sien (page 217) - la violence du choc qui le renverse - sa tête qui est tranchée (page 218).

Si B. Traven ne manqua pas de talent pour faire progresser l'action, il s'attarda pourtant assez inutilement, au début du livre, à la misère dans laquelle Dobbs vit à Tampico (avec des précisions fastidieuses sur ce qu'il mange [page 9], sur la façon dont il est logé à l'«*Oso negro*» [pages 9-17], dont il mendie), aux mésaventures qu'il connaît avant de s'engager dans la véritable aventure (le cheminement vers les «*camps de pétrole*», avec ce très improbable Indien qui a peur des «*tigres et des lions*», le travail à l'établissement d'un de ces camps, et les démêlés avec l'indélicat entrepreneur). Le roman pourrait ne commencer qu'à la page 63, par la rencontre avec Howard.

Plus loin, la composition laisse aussi à désirer. On trouve, aux pages 146, 149, 150, des retours en arrière : sur «*le travail de chien*» accompli par les orpailleurs alors qu'il est terminé, sur la connaissance que chacun a acquise des deux autres, et sur la construction d'«*une roue à palettes*» pour la circulation de l'eau. Ces indications paraissent comme la réparation d'oublis ; elles auraient en fait exigé que la narration précédente soit reprise et augmentée ; mais l'auteur, faisant ainsi preuve de négligence, s'est contenté de ces renseignements retardataires !

B. Traven truffa aussi l'intrigue d'histoires liées à la quête de l'or :

- celle de la «*Mina del Agua Verde*» (pages 65-70).

- celle de «*la Donja Catalina Maria de Rodriguez*» qui est si longue, et si longue et si minutieuse, qu'elle s'étend de la page 151 à la page 168, non seulement sur le chapitre XIV mais encore sur le chapitre XV, et qui, surtout, se termine en queue de poisson.

Même si elles relèvent aussi bien du fait divers que de la légende, on pourrait les considérer comme des apologues, des mises en abîme. Ne sont-elles pas placées en des points stratégiques du roman, précisément lorsque le narrateur est sur le point de relater un événement capital, qu'on devine capable d'infléchir durablement le cours de l'intrigue? Elles tiennent donc en haleine un lecteur contraint de ronger son frein pendant une dizaine de pages :

Le récit, foisonnant et quelque peu anarchique, présente un déroulement apparemment décousu mais plein de suspense, une tension nerveuse étant omniprésente. Il cache une structure minutieusement organisée depuis le début jusqu'à la fin qui, montrant ce qu'il advient finalement des trois compagnons, des bandits et de l'or, est d'une ironie inoubliable ; la boucle est alors bouclée : Dobbs est de retour en ville, son trésor est perdu, ses espoirs anéantis et sa vie détruite.

Il reste que le roman est encore encombré d'autres éléments accessoires, secondaires sinon superflus :

- Le développement assez oiseux sur les crabes géants dans le fleuve Panuco (pages 22-23).
- La description en long et en large, par Curtin, de l'attaque sanglante d'un train, perpétrée par des «Cristeros» dont faisaient partie «*l'homme au chapeau de paille brun or*» et ses sbires avant de se dévoyer dans la délinquance, description si terrible que l'éditeur se demanda s'il ne fallait pas la couper (ce que certains de ses successeurs font effectivement).
- Le souvenir de la guerre faite en France par Dobbs qui se rappelle «*un certain Steinhofen*», un soldat américain pourtant né en Allemagne mais qui «*ne connaissait aucune pitié*» pour «*les Boches*» (page 197).
- Le long et inutile récit de la manoeuvre de l'alcade pour coincer les bandits (pages 224-234).
- La fastidieuse description des soins donnés par Howard aux Indiens (pages 238-240).

Surtout, est tout à fait inutile le personnage de Robert Lacaud qui ne ferait guère que représenter le type de «*l'éternel chercheur d'or*» (page 143).

Si l'histoire est dominée par le registre pathétique, elle est cependant teintée d'éléments comiques qui traduisent l'humour caustique dont B. Traven imprégna le destin souvent tragique de ses chercheurs d'or :

- l'indication ironique des «*bonnes âmes*» que sont les bandits qui, après avoir dépouillé les chercheurs d'or «*non seulement de leur or, mais de leurs âmes, et souvent de la chemise qu'ils avaient sur la peau [...] pour ne pas laisser leurs victimes dans une aussi cruelle situation, leur prenaient le plus souvent encore leur vie.*» (page 84) ;
- l'évocation, par Lacaud, de la religiosité de ces mêmes bandits : ils apportent leurs «*offrandes*» «*aux pieds de Notre-Dame de Guadalupe ou de saint Antoine*». «*Ils avangent à genoux de la porte jusqu'à l'autel et font même trois ou quatre fois le tour de l'église. Tu peux être sûr qu'ils portent tous sur eux une image sainte ou une médaille bénite. Ces gens-là sont dix fois plus superstitieux que les païens de l'Afrique centrale.*» (page 124) ;
- l'épisode où les aventuriers sont obligés de se soumettre à la vaccination (pages 173-176) ;
- le récit des difficultés rencontrées par Dobbs et Curtin avec les ânes d'Howard qui demeurent «*admirables de patience*», et conversent entre eux (page 183) ;
- le tableau de la naïveté des Indiens et du charlatanisme d'Howard (sorte de docteur Knock !) : «*Il prescrit toujours : "De l'eau chaude ; tous les jours deux litres." Pour varier suffisamment ses ordonnances, il prescrit tantôt deux litres, tantôt un et demi, tantôt un trois quart ; ensuite de l'eau chaude au jus de citron ou d'orange ; ou encore une herbe qu'il connaît un peu et qu'il sait au moins inoffensive. / Chose étrange pour qui ne sait pas les vertus curatives de l'eau, et surtout celles de la suggestion, presque tous les hommes, femmes et enfants qui consultent le docteur miraculeux guérissent. / Contre les maladies où "la mort était "directamente" sous la peau", comme ils disaient, et*

lorsqu'ils sentaient nettement la mort en se touchant la peau, Howard prescrivait des compresses chaudes. Pour changer, on appliquait des compresses froides. Compresses sur la tête, sur la nuque, sur les paumes des mains, au poulx, sur le ventre, sur la plante des pieds, partout où il y avait de la place, et les malades guérissaient encore. La mort sortaient "de dessous la peau", car elle avait trop chaud ou trop froid.» (page 239).

Et les scènes finales qui montrent ce qu'il advient des trois compagnons, des bandits et de l'or, sont d'une ironie cruelle et inoubliable.

"*Le trésor de la Sierra Madre*" est donc un roman aux tons et à l'intensité variés, mais qui reste cependant une saisissante tragédie.

Intérêt littéraire

La grande variété qui caractérise "*Le trésor de la Sierra Madre*" se manifeste tant au niveau de la langue que du style.

En ce qui concerne la langue, on remarque, en se fiant toutefois aux choix que fit le traducteur, que B. Traven déploya toute une série de mots et d'expressions espagnols :

- «*Sierra Madre*» : «montagne principale» ;
- «*casa de huespedes*» (page 9) : «pension de famille» ;
- «*pan francès*» (page 9) : suit cette explication : «*c'est un ordinaire "petit pain"*» ;
- «*Oso Negro*» (pages 9, 11, 13, 14, 15, 16, 17, 21, 60, 63, 65, 77) : «ours noir» ;
- «*comida corrida*» (page 17) : «table d'hôte» ;
- «*peso*» (pages 8, 9, 27, 35, 77, 225, 230, 237) : monnaie mexicaine comme la «*peseta*» (pages 140, 141), sa centième fraction : le «*centavo*» (pages 17, 21, 27, 232, 244) ou «*centativo*» (page 225) ;
- «*Mina del Agua Verde*» (page 65) : auparavant, elle avait été appelée «*la mine de l'Eau-Verte*» ;
- «*tequila*» (page 83) : «boisson alcoolisée produite à partir d'une plante nommée "Agave tequilana"» ;
- «*Caramba*» (pages 114, 232) : «Diable !» ;
- «*hacienda*» (pages 116, 117) : «ferme» ;
- «*hombre*» (pages 130, 229, 230) : «homme» ;
- «*pronto muy pronto*» (page 135) : mots suivis de leur traduction approximative : «*vite, vite !*» ;
- «*Cerrito*» (page 153) : «petite colline» - «*Cerro del Mercado*» (page 208) : «Colline du marché» ;
- «*certificados*» (page 159) : concession d'un territoire pour son exploitation minière.
- «*señores*» (page 174) : «Messieurs» - «*señor*» (pages 178, 225, 230, 237, 240) : «Monsieur» ;
- «*un momento !*» (page 174) : «un moment» ;
- «*Como no?*» (page 176) : mots suivis de leur traduction approximative : «*Pourquoi pas?*» ;
- «*fonda*» (page 211) : «auberge» ;
- «*cerillos*» (page 214) : mot suivi de sa traduction : «allumettes» ;
- «*a decir verdad*» (page 216) : mots qui pourraient être traduits par «à dire vrai» ;
- «*verdad*» (page 224) : «vérité» ;
- «*Gringo*» (page 221) : mot argotique désignant, en Amérique latine, un étranger, le plus souvent venant d'un pays anglophone ;
- «*supremos*» (page 227) : «suprêmes» ; on devine que ce sont des cigarettes ;
- «*directamente*» (page 239) : «directement» ;
- «*tortillas*» (page 245) : «galette préparée traditionnellement à base de maïs» ;
- «*frijoles*» (page 245) : «haricots secs».

B. Traven employa aussi des mots et expressions anglais :

- «*saloons*» (page 30) : «bars» ;
- «*Norman Bridge*» (page 31) : nom d'un hôtel ;
- «*mahogani*» (page 42) : «acajou» ;
- «*Western Story magazine*» (page 76) : «le magazine des histoires de l'Ouest» ;

- «*l'habituel "Hallo !" [...] le "H'ye" par lequel on abrège, là-bas, le "How do you do?"* [«Comment allez-vous?»] (page 103) - «*Good bye*» (page 171 : «Au revoir») - «*Good luck*» (page 171 : «Bonne chance») - «*So long*» (page 171 : "Au revoir») : formules de salut américaines ;
- «*un safe de la Banking Company*» (page 181) : «un coffre-fort de la Compagnie banquière» ;
- «*Dirty dogs*» (page 197) : «Sales chiens», une injure ;
- «*Jingo*» (page 197) : «nationaliste virulent» ;
- «*la Mining Company*» (page 222) : elle est désignée plus loin comme «*la Compagnie américaine pour les mines*» (page 227) ;
- «*Christian Science*» (page 239) : «Science chrétienne», nom d'une secte américaine qui prétend suivre les lois appliquées par Jésus dans la guérison des malades et la résolution des aléas de la vie ;
- «*New Thought*» (page 239) : «Nouvelle Pensée», courant philosophique et religieux qui s'est développé dans la seconde moitié du XIXe siècle aux États-Unis ; qui présente une théorie de la guérison mentale selon laquelle toute maladie est provoquée par des croyances erronées, une «pensée correcte» ayant un effet guérisseur ; qui considère qu'une pensée positive dirigée vers un but déterminé aboutit à sa concrétisation dans la réalité ;
- «*Well*» (page 244) : «Bien».

Il semble bien que B. Traven ait aussi recouru à un mot indien puisque l'«*ouragan*» (page 243), mot qui vient de l'arawak «huracan», est désigné aussi comme «*le vent Hurrikan*» (page 244).

On peut regretter que le traducteur, trop fidèle au texte allemand et trop ignorant, désigne le Mexique par «*Mexico*» (pages 66, 93, 97) alors que c'est le nom de la capitale du pays, qu'il désigne donc comme «*Mexico-City*» (tout en écrivant ailleurs : «*la capitale, Mexico*» [page 163]).

Le style de B. Traven, qu'on a pu comparer à celui de Jack London, donne, dans la narration, une impression générale de sobriété, de dynamisme et d'efficacité. Cependant, on trouve :

- cette antithèse entre le «*Dieu couronné de plumes*» des Indiens et le «*Dieu couronné de sang du peuple blanc*» (page 155).
- cette hyperbole : Donja Maria déclare aux membres de son escorte, qui l'ont déjà trahie : «*Si jamais vous essayez de recommencer, je vous fouetterai jusqu'à ce que les lambeaux de chair tombent de votre carcasse, puis je vous ferai prendre et rôti.*» (page 165).
- ces comparaisons :
 - Howard est «*un homme qui sent l'or, exactement comme un âne assoiffé sent l'eau*» (page 78).
 - «*L'or est beau comme une fleur qui fleurit, un oiseau qui chante. Mais si tu mets la fleur dans ton estomac, elle perd son charme ; si tu cuis l'oiseau, il ne chante plus.*» (page 157).
 - Donja Maria pouvait «*juré comme un brigand, prier avec plus d'ardeur qu'un moine franciscain*» (page 162).
 - Pour les Indiens, «*les affaires sont dures comme la viande d'une vieille chèvre*» (page 179).
 - Durango est «*le précieux bijou de la Sierra Madre, toujours plein de soleil et caressé par des vents tempérés comme par des mains de femme ; Durango, reposant au creux de montagnes protectrices. On l'appelait la "ville du soleil" ; tous ceux qui l'ont vue en gardent la nostalgie et rêvent de sa splendeur. La nature a entouré cette cité et l'a comblée comme une favorite.*» (page 208).

Les dialogues présentent des formulations originales :

- «*Auriez-vous l'intention de chanter la messe sans nous?*» (page 68), demande à ses deux compagnons un homme qu'ils ont laissé à l'écart de la découverte qu'ils ont faite.
- «*Comment ai-je pu partir avec des animaux pareils, c'est ce que je me demanderai durant le reste de ma chienne d'existence ! Je voudrais bien savoir quel péché j'ai à expier pour devoir vous supporter !*» (page 80), demande Howard dont la parole est assez souvent truculente.
- «*J'ai trouvé notre oiseau dans son nid en train de couvrir ses oeufs.*» (page 125) ironise un brigand qui avait aperçu Curtin.
- «*Ça ne prend pas, les psaumes, avec moi.*» déclare Dobbs à Curtin (page 190).

Comme habituellement dans les romans d'aventures, le souci de la forme littéraire ne prime pas dans "Le trésor de la Sierra Madre".

Intérêt documentaire

"Le trésor de la Sierra Madre", en bon roman d'aventures, présente des références fonctionnelles à une réalité exotique, géographique et même historique.

Il présente un certain tableau du Mexique :

- Différentes régions :

- La côte du Golfe du Mexique où l'on pêche aux crabes géants dans le fleuve (pages 22-23) ; où surtout on extrait du pétrole, à Tampico, ainsi que de l'autre côté du fleuve (d'où une autre page consacrée au bac), à Cuauhtemoc (page 32), Tuxpam (page 26), Panuco (page 52).

- L'État de Durango, avec les mentions précises de Durango (pages 77, 206, 207, 208), d'Amapulí (page 176), de Tomini (page 178), de Chinacates, (page 207), de Guatimape (page 207) et de Canitas (page 209). On y trouve :

- «*La brousse*» (page 221), zone sèche où tourbillonne le sable, où la réverbération du soleil est insoutenable (page 212), où végète «*une plante épineuse, assoiffée et pleine de poussière, le maguey*» (page 212).

- Les «*hautes montagnes*» isolées de la Sierra Madre (précisément la Sierra Madre occidentale). On les atteint par «*des cols escarpés, des sentes abruptes, à travers des torrents ou le long de précipices rocheux*». Une de ces montagnes est «*le Cerro del Mercado : une montagne de fer ; six cents millions de tonnes de fer pur*» (page 208). Dans ce décor âpre, la vie est quasiment absente, et le moral des hommes est mis à rude épreuve. «*La longueur des jours est presque la même pendant toute l'année.*» (page 146). Le climat est tel que «*la journée est d'une chaleur suffocante*» et «*la nuit d'un froid cruel*» (page 81). «*La sécheresse est tellement longue qu'elle peut tuer si on a besoin de trop d'eau. La forêt est maigre ; les arbres semblent s'être arrêtés de croître. On dirait qu'ils se demandent s'il vaut la peine de pousser ou s'il ne vaut pas mieux rester ainsi. Et, comme beaucoup, par prévoyance, se refusent à pousser, mais que la terre ne l'entend pas de cette façon-là, ils deviennent tous bossus, courbés, estropiés, grotesques. Ils sont comme pétrifiés. Ils ne semblent pas verts, mais gris bleu comme la lave. / C'est à peine si un oiseau chante ou si un gibier glisse rapidement à travers les buissons.*» (page 201). Mais il y a une «*époque des pluies*» où «*des averses terribles durent quelques heures*» (page 146) et où se déchaînent des ouragans.

La faune du Mexique est évoquée avec une certaine fantaisie puisqu'il est question de «*tigres*» (pages 29, 37, 39, 40, 41, 43), de «*lionceaux*» (page 29), surtout de «*lions*». Si on pourrait admettre que l'Indien du début craint «*les tigres et les lions*» (pages 39, 40, 41, 42, 43), on peut s'étonner que Dobbs et Barber ressentent la même peur ; plus encore que Howard lui-même parle des «*lions*» en même temps que des «*serpents à sonnettes*» (page 143), que Dobbs les signale encore, en même temps que «*les coyotes*» (page 201), qu'il croie que l'un d'eux ait pu enlever le cadavre de Curtin, et «*ayant pris goût à la chair humaine s'apprête à l'attaquer par-derrière*» (page 204) ; il mentionne encore «*un lion de la montagne*», cette fois-ci avec un autre animal qui, lui, est vraisemblable, «*un jaguar*» (page 210). Faut-il rappeler que la diffusion du lion est largement limitée à l'Afrique subsaharienne? Il est encore question d'un «*tigre*» (page 216) dont Dobbs transporterait la peau. Ne s'agit-il pas plutôt du puma, du jaguar ou du cougar qui, eux, appartiennent vraiment à la faune du Mexique? il est question aussi des «*oiseaux de proie*», les «*oiseaux rapaces*» qui risquent de «*tournoyer*» au-dessus du cadavre de Dobbs. (page 220).

B. Traven accorda une telle attention aux ânes qu'on peut voir en eux de véritables personnages, surtout quand Dobbs est seul avec eux. Auparavant, alors que, après le départ d'Howard, Dobbs et Curtin s'efforcent d'organiser la caravane, «*ils sacrent contre les ânes. Mais ceux-ci ne leur répondent pas et ne les prennent pas au sérieux : ils vont leur chemin, broutant ici un brin d'herbe, là quelques pousses feuillues, dès qu'ils peuvent attraper une seconde pour remuer leur langue sans être poussés par l'animal qui vient derrière.*» (page 183). Comme Dobbs et Curtin «*se lancent des*

insanités», «les ânes, eux, admirables de patience, marchent posément entre les deux hommes ; ils dressent leurs longues oreilles tantôt en avant, pour attraper un formidable juron de Curtin, tantôt en arrière, pour accrocher l'apostrophe vigoureuse que Dobbs renvoie à Curtin. Ceux des ânes qui trottent l'un à côté de l'autre en arrivent même à se frotter mutuellement le nez, à chuchoter entre eux et à railler effrontément leurs maîtres en ouvrant une large bouche. Si le sentier devient trop étroit, ils se mettent à la suite l'un de l'autre ; le premier tourne alors la tête en arrière et semble dire au suivant qu'il a compris : il est bien entendu qu'ils ont tous deux leur avis sur le sujet. Si Dobbs et Curtin avaient observé un seul instant leurs bêtes, ils auraient pu se faire une idée de la vraie sagesse universelle. Mais qui oserait avouer qu'il a pris un âne pour modèle?» (pages 183-184). Plus loin, alors que Dobbs est seul, et qu'il est très difficile pour un seul homme de conduire une longue caravane, «les ânes, chargés, piétinent patiemment sur place ou font deux ou trois pas pour s'arrêter ensuite. De temps à autre, ils se retournent. Ils attendent le signal, ne comprenant point pourquoi l'on ne continue pas le voyage. Ils connaissent l'heure et il est déjà tard. [...] L'un ou l'autre se tourne de temps en temps vers Dobbs et le regarde plein d'étonnement.» (page 200) - «Les ânes se sont impatientés. les premiers ont commencé à marcher ; et bientôt les autres suivent de leur pas égal et indifférent à tout.» (page 203). Plus loin encore, un des ânes, étant tiré en arrière, «en a assez», «s'arrête net, bloque ses jambes, dresse ses longues oreilles en arrière et reste planté là. [...] Elle n'y comprend plus rien, la pauvre bête ! Comment? Elle croyait savoir qu'il fallait continuer son chemin et voilà qu'en même temps on la tirait en arrière ! [...] L'âne conducteur se rend compte qu'il est plus agréable de se faire tirer que de marcher de son plein gré ; il se fait tirer toujours davantage.» (page 205). À l'approche de Durango, «les bêtes sont plus dociles parce qu'elles connaissent déjà en partie le chemin.» (page 207). Dans le sable tourbillonnant, elles «étaient comme des machines» (page 212). Enfin, il est indiqué que «les ânes d'habitude ne se préoccupent pas des affaires des hommes. [...] Au fond, ils sont beaucoup plus intelligents que les hommes ne le croient communément. Ils marchent sur le bon chemin, vers Durango.» (page 219).

On entrevoit certains épisodes de l'Histoire du pays :

- Le traducteur substituant au nom du pays celui de sa capitale, on reçoit cette information : «*Mexico annexée par les Américains*» (page 66). Rien de tel ne s'est passé, mais B. Traven a peut-être voulu faire allusion au fait qu'après la victoire de San Jacinto, remportée, le 22 avril 1836, par l'armée texane formée majoritairement de colons américains dirigés par Sam Houston, sur les forces mexicaines placées sous les ordres du général Antonio López de Santa Anna qui fut fait prisonnier et, en captivité, signa un traité de paix qui ordonnait à l'armée mexicaine de quitter la région, ouvrant ainsi la voie à la création de la République du Texas, avec l'aide, en hommes, en argent, et en armes, de Washington. S'engagea alors un conflit avec les États-Unis, dont le Mexique, toujours aussi faible malgré les efforts du général Santa-Anna, sortit vaincu (1846-1848). Par le traité de Guadalupe Hidalgo du 2 février 1848, le Mexique céda un immense territoire de 1,36 million de km² aux États-Unis pour la somme de quinze millions de dollars américains auxquels s'ajoutaient plus de trois millions de dollars en réclamations faites par des citoyens américains. Ces territoires non organisés (connus sous le nom de «Cession mexicaine») correspondaient à la majeure partie des États mexicains de Alta California et de Santa Fe de Nuevo México, c'est-à-dire aujourd'hui les États américains de : Californie, Nevada et Utah (dans leur totalité) ; les deux tiers septentrionaux de l'Arizona ; ainsi que d'une partie du Colorado, du Nouveau-Mexique et du Wyoming. Par ce traité, les Mexicains reconnaissaient également l'incorporation de la République du Texas comme État de l'Union, tout en lui cédant les territoires (faisant également partie des anciens États d'Alta California et de Santa Fe de Nuevo México), qui étaient situés à l'est du Rio Grande et du 107^e méridien qui passe au sources du fleuve, que les Texans revendiquaient depuis leur indépendance (et qui donc ne font pas partie de la «Cession mexicaine»), et qui constituent de nos jours le Texas occidental, ainsi que des portions du Colorado, du Kansas, du Nouveau-Mexique, de l'Oklahoma et du Wyoming.

- L'attaque sanglante d'un train, perpétrée au cri de «*Viva Cristo Rey !*», et qui est racontée en long et en large par Curtin, est un épisode de la révolte des «Cristeros», des paysans des États ruraux du centre du pays, après que le président Calles ait décidé en 1925 d'établir le contrôle absolu de la religion par l'État, et de fermer les églises. Menés par des prêtres fanatiques, ils se livrèrent à

une guerre civile qui dévasta le Mexique pendant quatre ans. Les combats entre eux et les soldats fédéraux furent acharnés, et donnèrent lieu, de part et d'autre, à des excès de cruauté. Il y eut plus de quatre mille morts dans les rangs des insurgés, qui n'avaient guère de chances de gagner : ces paysans aux pieds nus, armés de machettes et d'escopettes, luttèrent contre une armée de métier équipée de mitraillettes et de canons, et appuyée par l'aviation. Cette description est si terrible que l'éditeur se demanda s'il ne fallait pas la couper ; mais B. Traven, pour la justifier, lui envoya un article de journal, daté du 7 mai 1927. «*L'homme au chapeau de paille brun or*» et ses sbires sont des Cristeros dévoyés dans la délinquance. En effet, si la violence de la révolution mexicaine était, dans l'ensemble, retombée, des bandits en groupes dispersés continuaient à terroriser le pays. Pour les éliminer, le nouveau gouvernement post-révolutionnaire envoyait patrouiller dans les zones reculées une police fédérale efficace mais brutale. Les étrangers, tels que les «prospecteurs» américains de cette histoire, couraient un réel danger d'être assassinés par les bandits s'ils croisaient leur chemin. Inversement, les bandits n'avaient guère droit qu'à une «dernière cigarette» s'ils venaient à être capturés, et devaient même creuser leur propre tombe avant d'être exécutés.

La révolte des Cristeros fut une des manifestations de l'extrême religiosité, morbide et même sado-masochiste, des Mexicains. On lit : «*Tout le monde en a vu, dans les églises, de ces images qui représentent les sanglants martyres des saints ; les uns ont les membres écartelés ou le corps transpercé de flèches ; à d'autres on a arraché la langue ou le cœur, et le sang coule à flots ; on voit des mains et des pieds cloués, des genoux brisés, des dos lacérés et des têtes sur lesquelles on enfonce une couronne d'épines à coups de marteau. Ces tableaux et ces statues de bois paraissent si réels qu'on est secoué d'un frisson d'horreur lorsqu'on les regarde ou qu'on en rêve ; les croyants restent, des heures de suite, agenouillés devant eux, et les bras étendus, ils sanglotent, gémissent et prient, murmurent doucement cent, deux cents, cinq cents "Ave Maria". Et quand ces hommes, par exemple, cherchent à passer le temps en martyrisant leurs victimes, ils n'ont pas besoin d'inventer des supplices, ils n'ont qu'à se rappeler les images qu'ils ont vues dans les églises dès leur tendre enfance. Ils mettent toute leur fidélité et toute leur habileté à imiter leurs modèles. [...] Les métis et les Mexicains sont capables de tous les crimes et des pires horreurs avant de commettre leur crime, ils prient la sainte Vierge et saint Antoine de leur accorder aide et assistance et de faire réussir leurs desseins ; puis, après le crime, ils viennent de nouveau s'agenouiller et promettre des cierges, afin de ne pas être pris par la police ou les soldats. Ils ont toujours la conscience légère ; ils se déchargent du fardeau de leur faute sur les saints qui, dans leur esprit, ont été créés à cette fin.*» (pages 127-128).

On constate que, étrangement, n'étaient pas, par B. Traven, considérés comme Mexicains les métis. Ne le sont donc pas non plus, ce qui est un comble ! les autochtones que sont les Indiens. En effet, il indique qu'au pèlerinage de Notre-Dame de Guadalupe vont «*tous les Mexicains et tous les Indiens*» (page 151) ; que l'Indien qui s'était rendu au «*Cerrito de Tepeyacac*» ensuite «*retourna au Mexique*» (page 154) ; que, dans le village indien du retour, les trois voyageurs voient «*quatre Mexicains*» (page 173).

Il faut regretter que les Indiens sont plusieurs fois désignés par le terme «*Peaux-Rouges*» (pages 70, 102, 176), cette conception, née du fait que les premiers indigènes d'Amérique que virent des Européens, les Béothuks de Terre-Neuve, se maquillaient le visage de rouge, étant tout à fait ridicule. L'écrivain aurait pu l'éviter puisqu'il indique bien que l'«*oncle*» qui prétend acheter les ânes des bandits a «*la peau cuivrée*» (page 224).

Mais, si l'on excepte celui du début, qui vit sur la côte, qu'on pourrait considérer comme perverti par son contact avec les Blancs, qui s'accroche aux basques des deux Blancs, qui est «*tel un chien qu'on a chassé et qui ne peut se séparer de son maître*» (page 47), qui est qualifié «*diable de rouge*», qui montre une peur ridicule des «*tigres et des lions*», les indiens reçoivent une grande attention, en général favorable.

Il est mentionné que :

- Les Indiens de «*l'histoire de la mine de l'Eau-Verte [...] n'avaient pas touché à l'or*» (page 69) et, ensuite, se montrèrent hostiles à la recherche de l'or dans leur district (page 70). «*Ils ont fait écrouler toutes les mines cachées lors de la conquête du Mexique, pour se venger des cruautés qu'ils avaient*

dû subir.» (page 155). Ils considèrent que «*l'or ne porte pas bonheur et l'argent non plus*» ; ils n'ont «*jamais fait de l'or [leur] maître*», ne se sont «*jamais battus*», n'ont «*jamais fait la guerre*» pour lui (page 157).

- «*Les Indiens de la Sierra Madre, de l'Oaxaca, du Chiapas et du Yucatan, qui sont païens, ignorent les brutalités*» provoquées, chez «*les métis et les Mexicains*», par les tableaux des martyres des chrétiens (page 127), et leurs «*docteurs [...] avaient maintes fois donné la preuve de la puissance des vieilles divinités indiennes*» (page 153), dont «*un dieu couronné de plumes*» (page 155). Pourtant, on apprend, dans la très longue histoire (pages 151-168) du pèlerinage de Guadalupe, qu'«*au pied du Cerrito de Tepeyacac, la Madone apparut trois fois, en 1531, à l'Indien Quauhlatohua Juan Diego, laissant ensuite son image dans le manteau de l'homme*» (page 153) ; son nom, qui est à la fois indien et chrétien, est bien significatif de l'acculturation que durent subir les indigènes du fait des missionnaires.

- «*Les Indiens de la montagne sont tous très sains et ils atteignent un âge qui paraît fabuleux aux Européens. Ils ont un point faible cependant : ils sont sans défense contre les épidémies introduites dans leur pays par les Blancs. En outre, il suffit de leur parler d'une maladie et de leur en décrire les symptômes pour que, trois jours après, ils aient la maladie. Voilà pourquoi les docteurs et les églises connaissent de tels succès dans ce pays.*» (page 238). C'est ainsi qu'ils vénèrent Howard qui n'est, en fait qu'un charlatan. Pourtant, leurs propres «*docteurs [...] avaient maintes fois donné la preuve de leur science miraculeuse*» (page 153). Par ailleurs, ils refusent de se faire vacciner (pages 174-175).

- Ils habitent des maisons «*de briques d'argile*» (page 177), de «*brique de glaise*» (page 223), qui sont «*couvertes d'un peu de chaume*» (page 223), et la vieille ville indienne de Cuauhtemoc jouit d'une situation idéale (page 33) au-dessus des miasmes pétroliers de la ville moderne.

- Ils vivent dans des villages, où ils s'administrent eux-mêmes avec des «*alcades*», celui du roman montrant d'ailleurs beaucoup de calme, de perspicacité, de détermination.

- Les femmes portent leurs jeunes enfants «*sur le dos, ficelés dans une toile*» (page 228).

- Les hommes sont adroits au lasso puisque que c'est ainsi que les cavaliers lancés à la poursuite des trois brigands les capturent (page 234).

- Ils «*tiennent compte du regard plus que de toute autre chose*» (page 182), montrent une «*curiosité proverbiale*» (page 228), ce qui fait qu'«*il est rare qu'on puisse voyager dans ces districts sans être vu*» car «*il y a toujours des yeux qui vous observent, [qui] voient tout, chaque pas, chaque mouvement de l'étranger*» qui, lui, n'a pas vu ceux qui le voient (page 235).

Chrétiens ou non, ces Indiens sont l'objet d'un racisme qui se manifeste dès le premier «*camp de pétrole*», où on donne à manger aux trois voyageurs, mais seulement à la cuisine à cause de la présence de l'Indien, cette ségrégation étant d'ailleurs imposée par un Chinois ! (page 45).

Ils sont ensuite méprisés par :

- Lacaud, pour lequel ils ne sont pas de «*vrais hommes*» (page 104) ;

- Don Manuel, qui, devenu propriétaire d'une mine, «*trahit ses ouvriers indiens de la manière la plus misérable [...] il leur paya un salaire si modique qu'ils pouvaient à peine manger à leur faim ; il les faisait travailler jusqu'à l'épuisement [...] S'ils ne trimaient pas assez, il les aidait avec le fouet. Les nègres acceptent cela un certain temps, mais pas les Indiens. Pendant trois siècles de domination sur le Mexique, les Espagnols n'ont jamais, à aucune époque, réellement possédé le pays en entier. Il y avait toujours une révolte quelque part, du tumulte et de l'indignation.*» (page 160).

Le roman décrit quelque peu l'exploitation du pétrole : les «*réservoirs*» et les «*tuyaux*» (page 29), la pollution (page 30), les «*puits morts*» (page 46), le défrichement (page 51), la construction des «*derricks*» (pages 53-54), l'installation de la machinerie (page 55). Il apparaît que la découverte des gisements pétrolifères est une véritable manne pour ceux qui n'hésitent pas à exploiter les plus démunis, à commencer par les Indiens, et ceux qui vivent de petits boulots.

Reçoit évidemment plus d'attention la recherche de l'or. Mais Howard critique «*l'éternel chercheur d'or, un type qui cherche toujours sans trouver, qui connaît une douzaine de légendes sur des mines d'or ensevelies et disparues, qui a dans sa poche ou dans son cerveau une douzaine de plans et de dessins qui le conduisent inévitablement vers une mine inexistante ; un rêveur qui roule dans sa*

cabosse une douzaine de racontars stupides d'Indiens et de métis sur des endroits où l'on trouve de l'or ou des diamants. Il cherche sans se lasser ; plus la région est sauvage, plus les dangers sont grands et plus il est persuadé qu'il est tout près du meilleur de tous les filons. Mais il ne trouve jamais la moindre parcelle d'or, quoiqu'il sache pertinemment qu'une mine extraordinairement riche est à deux pas de lui et qu'il tombera dessus le lendemain. C'est une folie qui peut devenir dangereuse. Et ces possédés-là sont plus à plaindre que les fous, parce qu'ils errent sans repos. Tantôt ils meurent presque de faim, tantôt de soif ; ils ont à défendre bientôt leur vie contre des lions ou des serpents à sonnettes, ou contre des Indiens qui se méfient ; puis ils font une chute quelque part, se brisent les os et restent là gisants jusqu'à ce qu'un Indien ou un bandit les découvre. Mais il n'y a pas moyen de les guérir. Ils savent toujours qu'ils trouveront la mine le lendemain.» (page 143).

À la recherche d'une veine (pour la trouver, il faut en avoir !), Howard préfère l'orpaillage, la lente et minutieuse collecte de particules d'or plus ou moins grosses (paillettes millimétriques ou pépites) qui proviennent de la désagrégation d'anciens filons de montagnes, sont mélangées au sable et au gravier de certaines rivières, ou, en raison de la densité de l'or, se trouvent aussi dans des marmites qui sont des anfractuosités rocheuses situées au fond du lit. Cela se fait au moyen du lavage du sable dans un récipient en forme de cuvette (la battée). Howard pense qu'il vaut mieux *«laver tranquillement du sable aurifère»* (page 82), *«faire tourner le sable dans sa battée pour le rincer»* (page 79). Il faut cependant creuser *«des rigoles pour l'écoulement de l'eau»*, fabriquer *«une sorte de citerne»* (page 81), utiliser des *«appareils à bascule, des trembleurs»*, accumuler ainsi *«once après once»*. Il est pourtant fait mention, très rapidement, de l'allumage d'*«une cartouche de dynamite»* (page 150). *«Déjeunant avant le lever du soleil»* et *«ne soupant que lorsque le soleil s'était déjà couché»*, les trois hommes travaillent toute la journée pendant *«dix mois»*. Un paragraphe est consacré bien inutilement aux mots qu'ils ont créés pour désigner différentes étapes de leur travail (page 150).

Pour cette *«mine»*, il faudrait obtenir une *«concession»* (appelée aussi *«certificados»* [page 159]). Mais son *«octroi donne lieu à mille difficultés. L'un des intéressés doit se rendre au siège du gouvernement, déclarer l'emplacement exact du gisement et payer une somme rondelette. Il faut aussi abandonner tant pour cent du rendement, et, tout compte fait, cela peut durer plusieurs semaines jusqu'à ce que toutes les formalités soient accomplies.»* (page 84).

"Le trésor de la Sierra Madre" est donc un roman riche de renseignements divers.

Intérêt psychologique

Traditionnellement, le roman d'aventures présente des personnages simplifiés et nettement opposés. C'est bien le cas ici. Les trois personnages importants sont unis par la quête de l'or qui, si elle provoque des affrontements, crée aussi une certaine camaraderie, un paragraphe étant d'ailleurs consacré bien inutilement aux noms qu'ils s'étaient donnés (page 150). Mais ils représentent trois visions de l'aventure, et leurs destinées en sont de ce fait tout à fait différentes l'une de l'autre.

Étudions-les selon un ordre dépendant de l'intérêt qu'offrent ces chercheurs de trésor qu'on suit avec un mélange d'attachement, d'identification ou de dégoût.

Curtin est un jeune homme assez candide, un *«homme simple»* (page 189) qui veut seulement s'en sortir, avoir une vie plus tranquille. S'il part dans la sierra c'est évidemment pour trouver de l'or, mais, les objectifs devant, pour lui, être envisagés à long terme, il entend que les dollars accumulés lui servent à construire son avenir. Ses projets sont multiples : il veut un ranch, une femme et une famille. Des trois héros, il est sans doute le plus moderne et le moins romanesque. Il reflète la réalité d'une génération en devenir.

Il n'a ni l'expérience du vieil Howard, ni même celle de Dobbs, puise dans leur expérience et leur énergie pour se construire. D'abord proche de Dobbs, il réalise à ses dépens qu'il a eu tort de lui faire confiance, et se rapproche d'Howard auprès duquel il puise une certaine sagesse.

Si, ne manquant pas de finesse, il ne croit pas qu'*«il y ait un seul homme capable de discerner comment il se conduirait s'il avait soudain devant lui une grosse masse d'or, avec l'occasion d'évincer les autres.»* (page 74), s'*«il décrit exactement le mécanisme de la manie de la persécution»* (page

189) chez Dobbs, il est indiqué que *«la conscience ne le malmène point.»* (page 188), et que son *«esprit n'avait pas été heurté par le doute comme celui de Dobbs»* (page 73). Mais sa vision du monde est trop idéaliste ; il est trop naïf, trop bon, trop peu expérimenté pour ne pas se faire avoir. Si, à la fin, il n'a pas amassé d'or, il s'est toutefois rendu compte que sa jeunesse est une force qu'il va pouvoir utiliser à bon escient. Dans le fantastique éclat de rire qu'il partage alors avec Howard, il affiche une confiance qu'il n'avait pas au départ.

Le vieux baroudeur qu'est Howard, *«coriace comme une vieille semelle», «a de l'expérience»* (page 76), une longue expérience du Mexique qui lui permet aussi d'être le seul des trois compagnons à pouvoir converser avec les Mexicains, les deux autres devant patienter pour recevoir ses explications, une grande expérience de prospecteur qui lui permet de sentir *«l'or, exactement comme un âne assoiffé sent l'eau»*, de savoir où *«cela vaut la peine de déballer les bûches et de laver une pelletée ou deux de sable»*, expérience qui ne l'empêche pourtant pas de devoir partager un dortoir pouilleux avec d'autres épaves de son espèce, qui ne l'empêche surtout pas, malgré les ennuis qu'il pressent, même s'il sait que l'or est un appât magique mais dangereux dont on n'arrive pas à se détacher une fois qu'on y a touché, d'être prêt à aller à sa recherche s'il réussissait à trouver l'argent pour acheter du matériel.

De façon surprenante, le vieil homme s'avère extrêmement endurant. Et il semble même que, pour lui, l'aventure est l'occasion d'exercer sa vitalité, car il s'en nourrit, y puise une énergie dynamisante. À la différence de Dobbs, il ne subit pas l'expédition, jouit d'être là, tout simplement.

C'est qu'il est la fois sage et un peu farfelu : *«il était l'aîné et il avait ses manies, tout en étant par ailleurs un partenaire très agréable.»* (page 148). Il se montre toujours le plus avisé, étant en quelque sorte le penseur du groupe (car, pour Curtin et Dobbs, *«il était beaucoup plus pénible de réfléchir que d'accomplir dans la mine le travail le plus dur»* [page 147]), qui connaîtrait même parfaitement la nature humaine.

Ainsi, réaliste et même cynique, il estime que *«lever le camp avec l'argent des autres», c'est «dans la brousse, une chose quasi naturelle»* (page 89). Mais, comme *«il n'est plus assez leste pour ça»*, il se méfie des deux autres. Il ajoute : *«Je connais le monde et je sais de quelles gentilleses il est capable, quand l'or est en cause. Dans le fond, tous les hommes sont pareils sur ce point. Or c'est bien simple : là-bas, dans les villes, il y a mille empêchements, mille obstacles. Ici, il n'y en a qu'un : la vie des autres. Et il n'y a aussi qu'une seule question [...] : le moment ne vient-il pas toujours où l'homme ne peut plus supporter ses souvenirs?»* (pages 89-90), réflexion qui peut être une confidence de B. Traven.

En même temps, pour cet aventurier épicurien, le plaisir n'est pas de rentrer et d'échanger son or contre des dollars. On le voit aussi manifester un réel souci écologique, se révéler encore spontanément comme un sauveteur généreux et habile. Mais il est capable aussi d'endosser, toujours cyniquement, la défroque du médecin pour patients naïfs. B. Traven, qui, à travers la description de ses pratiques dans le village indien (pages 238-240), se livre alors en fait à une satire de la médecine, indique, non sans ironie, que, *«comme beaucoup d'Américains, il est assez frotté de "Christian Science " et de "New Thought" vulgarisés pour connaître le "pouvoir de la pensée", et il n'a pas scrupule d'user de quelque charlatanisme pour mettre en oeuvre ces forces admirables.»* (page 239). Chez les Indiens de la montagne, qui le vénèrent, le nourrissent, lui permettent de se laisser aller à tous les plaisirs de la vie, il se rend alors compte que *«s'il avait su prendre son contentement à vivre parmi ces gens simples, il aurait pu passer là tout le reste de sa vie dans le bonheur et la paix.»*

On le voit encore faire preuve d'une grande compréhension à l'égard de Dobbs, pensant qu'il a été soumis à ce *«singulier vertige de se trouver avec un monceau d'or et un seul homme à ses côtés.»* (page 241). Pour lui, il suffit d'une seconde, *«une seconde dans laquelle le cerveau se brouille pour se remettre l'instant d'après ; mais dans cette seconde on a déjà tué !»* (page 242). Cependant, il ajoute : *«Nous ne devons penser qu'à une chose, à présent : comment nous pourrions lui reprendre son butin.»* (page 242). Enfin, apprenant que l'or a été dispersé dans la nature, il se met à rire (page 243).

Howard est donc un personnage à la riche et séduisante personnalité

Pourtant, c'est Dobbs le personnage le plus intéressant, du fait, d'abord, qu'il est celui qu'on suit dès le début, du fait surtout que sa caractérisation est la plus complexe, qu'il est le seul qui connaisse une évolution graduelle et spectaculaire, qui le fait aller jusqu'à une folie furieuse.

On découvre même sa vie avant l'aventure de la recherche de l'or. S'il est indiqué que son «*esprit avait été heurté par le doute*» (page 73), n'est-ce pas parce qu'il a fait la guerre en France, qu'il y a tué vingt-trois Allemands sans s'en inquiéter (page 196)?

On peut supposer qu'il est un de ces anciens combattants déboussolés à leur retour en Amérique. Cet homme brut, peu intelligent, impulsif, traîne ses semelles dans les rues de Tampico, ne suscitant pas le moindre intérêt de la part des citadins, ne faisant que végéter en recourant à la mendicité, étant méprisé par un compatriote. Et, s'il obtient un emploi, il est victime d'un patron escroc qui ne le paie pas. À quoi bon donc, pour lui, rester dans cet environnement hostile? Il est devenu si misérable qu'il lui faut absolument sortir de ce dénuement.

Le hasard vient alors chambouler son destin, par la rencontre d'Howard et par le billet de loterie qui lui fait gagner quelques dollars. Personnage en fuite, aventurier sans grand projet, pour lequel l'argent est une fin, il part donc à la quête de l'or dans la Sierra Madre dans le seul but de trouver un trésor libérateur dont l'espoir l'obsède tant. Pourtant, il se montre d'abord raisonnable, déclarant : «*L'avidité est la seule vertu que l'or développe chez celui qui le possède*» (page 73), se promettant de se contenter d'«*un petit magot*» (page 74).

Mais, au fil de jours voués à une tâche pénible, il se rend compte que sa fuite en avant n'est pas synonyme de libération, et perd peu à peu patience. Il montre alors son vrai visage, celui d'un homme veule, cupide et absolument dépourvu de scrupules, contrairement à ses compagnons, infiniment plus humains et qui tentent de le raisonner. Et il est le responsable de la tension de l'atmosphère entre eux : sa crainte d'être roulé lui fait perdre sa confiance en eux. Il va donc falloir partager l'or, et cacher sa part. Dès lors, la moindre parole déplacée entretient sa méfiance, et, de ce fait, celle des deux autres. Quand il est mis fin à la recherche, il doit alors faire face à cette question : que va-t-il faire de cet or? Au retour de la Sierra Madre, s'abat sur lui «*la folie de l'or, la malédiction de l'or*» (page 136). Or il ne sait pas faire le moindre projet, et entre inexorablement dans une spirale autodestructrice. Peut-être est-il alors victime des histoires à propos de l'or que lui a racontées Howard, et qui, à ses yeux, légitiment toute trahison, toute violence? Alors que Howard et Curtin conservent une essentielle décence, cet homme à l'esprit déjà instable reste enfermé dans une stupidité mercantile, décide de s'enrichir davantage, quitte à écraser les autres. Quand il propose à Curtin qu'ils s'approprient la part d'Howard, son argumentation est encadrée par une rude moralité prolétarienne qui n'a rien d'idéologique. Puis il est mené à une violence extrême à l'égard de Curtin.

Cependant, son monologue intérieur révèle que son inquiétude sur le caractère fatal de son acte le tourmente. Alors en proie à un délire paranoïaque qui fait de lui quasiment un personnage dostoïevskien, une sorte de Raskolnikov, «*il est sûr de ne pas avoir atteint Curtin. Celui-ci allait se dresser soudain devant lui avec son revolver chargé.*» (page 195). Aussi décharge-t-il encore son arme sur le corps. Il se dit alors que sa «*conscience s'est réveillée*» (page 195). Il se demande si le bourreau de la prison de Sing-Sing, qui actionne la chaise électrique, est troublé par la sienne (page 196), se rappelle qu'il a lui-même tué vingt-trois Allemands en France, sans s'en inquiéter (page 197). Et, du fait de sa moralité flottante, il aboutit à cette phrase absolument symptomatique dans son absurdité de son total aveuglement : «*Si on croit à la conscience, on en a une, et elle s'alerte sur commande. Si on n'y croit pas, eh bien, elle ne vous dérange jamais.*» (page 198), ce qui est, au fond, définir ce qu'est un être humain, et ce qui ne l'est pas !

Le lendemain de son agression, assimilant seulement alors l'idée que son camarade est mort, il voit les arbres comme «*pétrifiés*» (page 201) ; les ânes qui tournent leurs yeux vers lui, lui font peur. Se demandant si Curtin a «*les yeux ouverts, creux et mornes, vitreux*», «*travaillé par la curiosité*», il se dit qu'il lui faut l'enterrer. Trouvant «*la place vide*», il «*pense qu'il ne sera jamais en paix s'il ne trouve pas le cadavre*», se demande si «*un lion, par hasard, l'aurait enlevé*» (page 202). Il est effrayé par le moindre bruit. S'il est occupé un temps par le souci que lui donnent les ânes qu'il a du mal à diriger, quand il n'a plus «*rien à faire que de suivre son convoi, il recommence à être torturé par ses pensées.*» (page 205). Aussi retourne-t-il sur ses pas pour «*chercher de nouveau le cadavre*». Mais, comme il arrive au campement alors que «*le soir est tombé*», il doit donc vite cesser ses recherches.

Il regrette de ne pas avoir «*enfoncé son couteau dans le coeur*» de Curtin, se rappelant, en opérant une curieuse distorsion morale, le précepte reçu dans son enfance : «*Fais ton travail consciencieusement et fais-le tout de suite.*» (page 208). Avec la même hypocrisie, le voilà «*aspirant aux lois, demandant la justice, les murs d'une ville, ces choses enfin qui peuvent protéger ses biens*» (page 209). Cynique, il tente de se rassurer en se disant que ni Howard ni Curtin ne peuvent rien faire contre lui (page 209). Il s'imagine en «*grand seigneur très élégant et très riche, qui peut se payer un avocat bien coté*» (page 209), en «*homme honorable qui a gagné sa fortune par des spéculations autorisées*», qui accusera les deux autres «*de calomnie et d'insulte*» (page 210). B. Traven liant habilement les sentiments aux sensations, c'est alors qu'il se réjouit d'entendre «*le sifflement rauque de la locomotive*» qu'il s'étonne que «*Curtin n'ait pas crié lorsqu'il l'a tué*» (page 210). Cela le fait donc se demander encore «*où peut bien être le cadavre*» (page 210). Au campement, «*il croit entendre quelqu'un s'approcher du feu*», «*sentir la pointe d'un couteau lui chatouiller les côtes*» (page 211). Cependant, optant décidément pour le crime, il décide de s'approprier «*le bagage de Curtin*», comme celui d'Howard à qui il pourra dire qu'il a été volé par des bandits. Il se plaît alors de nouveau à envisager ce qu'il pourra faire avec sa richesse. Or, par l'exercice d'une sorte de justice immanente, c'est lui qui est dépouillé et qui est décapité, parce qu'il avait depuis longtemps perdu la tête. Ne fallait-il pas que cet aventurier qui ne vivait que dans l'obsession futile du gain, qui était dénué de morale, subisse une telle fin, qu'il soit rattrapé par son destin?

On pourrait considérer qu'au terme de l'aventure chacun de ces personnages qui nous donnent chacun une vision de la réalité, ne se voit offrir que ce qu'il vaut.

Mais l'intérêt psychologique du roman tient peut-être surtout à l'étude qu'il offre d'une véritable dynamique de groupe, car il montre bien les changements qui se produisent peu à peu dans les comportements et/ou les attitudes des membres.

Au début du chapitre VIII, on lit : «*Ces trois hommes, qui se trouvaient là rassemblés, n'avaient jamais été des amis. Ils n'avaient même pas songé à le devenir. Ils étaient tout au plus liés par une certaine camaraderie. Ce qui maintenait leur association, c'étaient des raisons de pur intérêt auxquelles elle ne survivrait pas. Il leur arrivait d'avoir des contestations et des disputes, comme à tous les êtres qui cohabitent un certain temps. Ces disputes, à la longue, auraient pu forger une amitié, comme cela se voit fréquemment. Mais surtout les fatigues, les soucis, les espoirs, les déceptions que ces hommes avaient déjà éprouvés en commun dans les mois écoulés devaient, selon toutes les lois de la sociologie, conduire à l'amitié. C'étaient des frères d'armes, plus intimes que la guerre ne les peut faire. Plus d'un cas s'était présenté, où ils s'étaient mutuellement sauvé la vie. Les situations les plus variées avaient surgi, et chacun s'était montré prêt à intervenir pour son camarade et à risquer ses propres os pour les siens.*» (page 86)

Un peu plus loin, l'extraction du métal précieux étant une dure tâche, les tensions apparaissent au sein du groupe. Il est mentionné qu'ils «*ne s'avaient pas d'une sourde hostilité mutuelle. Pourtant, un observateur [...] eût pu croire que ces hommes n'attendaient qu'une bonne occasion pour se sauter à la gorge. Était-ce l'instinct du meurtre qui faisait luire leurs yeux? Était-ce la jalousie? Si l'on avait demandé à chacun d'eux ce qu'il ressentait pour les autres, il aurait pu répondre ; ni "jalousie" ni "cupidité". Ce n'était rien de pareil. Si chacun possédait déjà beaucoup, chacun savait aussi que les autres avaient mis dans l'entreprise toutes leurs ressources, qu'ils avaient travaillé dur, souffert mille amertumes, enduré au-delà de l'imaginable, pour parvenir au but commun. Pouvait-il être question de jalousie ou de cupidité? Un homme sain d'esprit ne peut rien éprouver de tel.*» (page 87).

Puis est dressé une sorte de premier bilan de leur relation : «*Ils n'avaient pas soupçonné, les premières semaines, combien leur présence réciproque leur deviendrait difficile à endurer. Ils ignoraient jusqu'à l'existence de ces forces intérieures qui les dévoraient et les rongeaient. Au début, chaque jour avait apporté quelque chose de neuf. Chaque jour, quelque nouveau projet était formé, quelque nouvelle entreprise menée à bien. Chacun des trois hommes connaissait quelque plaisanterie, ou quelque procédé inconnu de ses deux compagnons. Ils étaient les uns pour les autres des objets d'observations variées, leurs particularités respectives les intéressaient ou les agaçaient,*

mais du moins excitaient leur attention. / Maintenant, ils n'avaient plus rien à se dire. Ils n'avaient plus, dans tout leur répertoire, un mot que les autres n'eussent pas entendu, et repéré avec l'intonation et le geste qui lui étaient attachés.» (pages 92-93). Ils en viennent à s'injurier copieusement, et même à se menacer de leurs revolvers. Dobbs constate alors : *«Quand on ne voit, depuis des mois, pas une figure nouvelle, on est complètement dégoûté. C'est bien ce qui doit se passer chez les gens mariés. Avant, ils ne peuvent pas vivre l'un sans l'autre une demi-heure ; et puis, dès qu'ils sont obligés de rester ensemble et qu'ils n'ont plus une phrase à dire que l'autre n'ait entendue cent fois, ils se haïssent et voudraient s'empoisonner.»* (pages 95-96).

Cependant, au moment de quitter la mine, ils se sentent membres d'une «fraternité», et, *«pour la première fois depuis plusieurs mois, ils étaient tous de bonne humeur et se sentaient à l'aise au coin du feu. La pensée de se séparer, après avoir passé presque une année à peiner côte à côte, les rendait plus aimables les uns envers les autres. Ils se sentaient plus unis que des frères. Dans leur coeur, ils se pardonnaient mutuellement toutes les méchancetés qu'ils s'étaient dites ou faites ces derniers mois.»* (page 149)

Mais B. Traven, qui ne craignait pas les répétitions, reprit encore l'évocation des tensions précédentes : *«Pendant les mois écoulés, chacun s'était efforcé d'étudier ses deux compagnons. Il n'y avait ni livres, ni journaux, ni visages nouveaux, ni rien au monde qui eût pu les détourner de cette étude. Souvent l'un d'eux n'avait qu'à commencer une phrase sans la finir, et les deux autres en connaissaient déjà le contenu. [...] Et c'était encore une des raisons pour lesquelles ils s'irritaient réciproquement ; quelquefois, ils auraient même pu s'entretuer.»* (page 149).

B. Traven définit bien aussi *«le jeu diabolique des réciprocités»* qui fait que Curtin *«ne voit à son tour qu'une issue : faire à Dobbs ce que Dobbs a l'intention de lui faire»*, et conclut : *«Avalé ou tu seras avalé, il n'existe pas d'autre loi».* (page 189).

On trouve encore dans le roman d'autres réflexions morales intéressantes :

- *«Les actes n'ont pas de poids, ce sont les souvenirs qui dévorent l'âme.»* (pages 89-90).
- *«Ce sont toujours les ripostes qui amènent les querelles.»* (page 183).
- *«Manger amène toujours un apaisement si, toutefois, on ne discute pas d'intérêts pendant le repas.»* (page 184).

"Le trésor de la Sierra Madre" recèle donc un riche contenu humain.

Intérêt philosophique

Les romans d'aventures sont souvent sous-tendus par une morale plutôt schématique qui divise les personnages en bons et méchants, le héros (généralement vainqueur) défendant le camp du bien, d'où, d'ailleurs, la place qu'on lui a faite dans la littérature pour la jeunesse. Mais, ici, si évidemment sont condamnés les méchants que sont Pat Mc Cormick, l'homme au *«chapeau de paille brun or»* et ses acolytes, les métis cruels et imbéciles de la fin, le message laissé par les trois personnages est plus complexe.

D'ailleurs, B. Traven annonça bien la hauteur de son ambition par une épigraphe qui peut cependant rester énigmatique : *«Il est un trésor qui ne te paraît point mériter la peine d'un voyage, et qui se trouve être pourtant ce "trésor véritable" pour la recherche de quoi ta vie te semble trop courte. Le trésor étincelant auquel tu songes est exactement à l'opposé de celui-là.»*

Le livre est évidemment surtout un commentaire sardonique sur la pauvreté et la richesse, une fable amère sur le pouvoir corrompeur de l'or, sur la vanité de la quête de la richesse, sur la futilité de celle-ci. Une fois la dernière page tournée, on se pose la question : avons-nous vraiment besoin d'être riches pour être heureux? d'autant plus que la trahison et le meurtre sont souvent les jumeaux de l'avidité, de la cupidité, en somme, les effets secondaires de la fièvre de l'or. La mise en garde est claire, le texte étant d'ailleurs parsemé d'aphorismes éclairants :

:

- «L'or, c'est une chose endiablée [...] dans l'espoir d'en ramasser, on cesse de faire la différence entre le bien et le mal.» (page 63).
- «L'avidité est la seule vertu que l'or développe chez celui qui le possède.» (page 73).
- «Il n'y a pas un seul homme capable de discerner comment il se conduirait s'il avait soudain devant lui une grosse masse d'or, avec l'occasion d'évincer les autres.» (page 74).
- «Dès qu'on est riche, tout change d'aspect. À l'instant, on appartient à une minorité qui a pour ennemis mortels tous ceux qui ne possèdent rien ou qui possèdent moins. Il faut sans cesse être sur ses gardes. Tant que l'on a rien, on est l'esclave de son ventre et de ceux qui peuvent le remplir ; mais sitôt en possession d'un bien, on devient l'esclave de ce bien.» (page 85).
- «Celui qui est seul dans les broussailles et porte avec soi des trésors est toujours un peu nerveux. C'est naturel. Qui ne veut s'avouer cela se trompe soi-même.» (page 211).

D'autre part, alors que les romans d'aventures ont longtemps défendu les valeurs de la civilisation occidentale, B. Traven fut, au contraire, un critique virulent de la conduite des Européens colonisateurs.

Ainsi, ils ne peuvent s'accommoder d'une vie en harmonie avec la nature, ne pensant qu'à en extraire le pétrole ou l'or, tandis qu'est exprimée ici une protestation véritablement écologique. C'est d'abord l'exploitation du pétrole qui est visée : «Ce coin de la brousse, quelques semaines auparavant encore abandonné à sa solitude tropicale, aussi intact qu'il l'était au jour de la création, se mit à resplendir de cette lumière électrique grâce à laquelle il n'est plus de nuit. [...] Le bruit des machines, qui ne s'interrompait ni nuit ni jour, remplissant la brousse, chassa de leur territoire ses anciens habitants. ils durent émigrer et chercher leur vie dans de nouveaux districts.» (page 55). Plus loin, Howard veut que les orpailleurs démolissent «les échafaudages», et déclare : «Je pense que nous pourrions montrer un peu de reconnaissance à la montagne et fermer la blessure que nous lui avons faite. Et puis ce serait vraiment bien peu convenable de laisser tous ces échafaudages qui gâtent la montagne et font ressembler son jardin à un chantier de constructions. Et je préfère laisser cette place telle que nous l'avons trouvée à notre arrivée. C'est déjà assez triste de ne pouvoir montrer que de la bonne volonté, et de ne pas réussir à lui rendre tout son cachet de jadis.» (page 145). Enfin, on lit cette condamnation générale : «Aucune bête n'est aussi malpropre qu'un homme civilisé, et la saleté quotidienne coûte autant de peine, de travail et de pensées que la fabrication des mille choses que l'homme civilisé croit nécessaire de posséder.» (page 213).

Alors qu'Aguila déclare que «les Blancs aiment l'or et l'argent plus que le Fils de leur Dieu» (page 155), qu'ils tuent «toujours pour l'or.» (page 159), tandis que son peuple «ne s'est jamais battu pour l'or, n'a jamais fait la guerre pour l'or» (page 157), les Européens ont fait des Indiens d'éternels dépossédés, pour lesquels ils continuent de n'avoir que mépris. Aussi B. Traven eut-il quelques mots de miséricorde pour les bandits ; lorsque les chercheurs d'or sont assiégés par la bande du chef au «chapeau de paille brun or», et que l'un d'eux propose qu'on remette aux bandits l'or et les fusils en échange de leurs vies, Howard, le vieux sage, lui répond : «Non, mon vieux, tu ne les comprends pas. Cette race a vécu pendant quatre cents ans dans des conditions telles qu'ils n'ont jamais rien gagné à faire confiance à qui que ce soit, à construire une maison correcte, à mettre un peu d'argent dans une caisse d'épargne, ou à investir dans quelque entreprise décente. Vous ne pouvez vous attendre à ce qu'ils vous traitent autrement qu'eux-mêmes ont été traités par l'Église, par les autorités espagnoles et par leurs propres autorités pendant quatre cents ans. Si tu leur offres de leur donner ton or et tes armes, ils vont le prendre et te promettre de te laisser aller. Mais ils ne vont pas te laisser aller. Ils vont te torturer quand même rien que pour voir s'il n'y a pas encore quelque chose de plus à prendre. Et puis ils vont te tuer quand même rien que parce qu'ils auront peur que tu les dénonces. Ils n'ont jamais su ce qu'était la justice, alors tu ne peux t'attendre à ce qu'ils le sachent maintenant. Personne n'a jamais été loyal envers eux, alors pourquoi le seraient-ils envers toi? Personne n'a jamais tenu une promesse qui leur a été faite, donc ils ne peuvent tenir aucune promesse qu'ils t'auraient faite à toi. Ils disent tous un "Je vous salue, Marie", avant de te tuer, et ils vont faire le signe de croix sur toi et sur eux avant et après t'avoir abattu de la manière la plus cruelle qui soit. Nous ne serions pas

différents d'eux si nous avons eu à vivre pendant quatre cents ans sous toutes sortes de tyrannies, de superstitions, de despotismes, de corruptions et de religions perverses.» (pages 129-30).

La commisération de l'écrivain s'étendit même au-delà du seul Mexique, à l'égard du prolétariat en général, car il nota que, si la besogne des trois orpailleurs est rude, «*des centaines de mille ouvriers n'en ont pas d'autre et s'en trouvent relativement bien.*» (page 92).

De façon générale encore, il manifesta son anticapitalisme, sa détestation d'un système entièrement basé sur la cupidité ; en effet, si les orpailleurs ne prennent pas de concession, c'est afin d'échapper non seulement à l'avidité des bandits mais à celle des «*trafiquants des grandes compagnies qui balaient hors de leur route les humbles découvreurs*» (page 84) et se servent allégrement sur le pays ; évoquant les criminels que la police a pris et qui sont emprisonnés à Sing-Sing, il signale que «*les autres, ceux qu'elle laisse courir, ont de préférence leurs bureaux à Wall Street*» (page 94), que «*les rois de l'huile, de l'acier, les géants du chemin de fer, ceux qui passent pour la crème de la nation, et que les journaux, les magazines et les livres à bon marché citent comme de grands exemples de volonté, d'activité et de succès, ne seraient pas ce qu'ils sont si la soi-disant conscience les embarrassait de scrupules.*» (page 188). Il avait donc bien lui-même «*ces idées bolchevistes*» qu'il fait reprocher par Dobbs à Curtin (page 189).

Il se montra antimilitariste car, si Dobbs a fait la guerre en France, Curtin et Howard «*n'avaient pas eu l'honneur de combattre en France pour sauvegarder les tendres nourrissons américains de la baïonnette des Huns* [traditionnelle désignation injurieuse des Allemands dans le monde anglo-saxon]» (page 92).

Il dénonça durement le christianisme (l'insistance qu'il met sur les «*sanglants martyres des saints*» dont les Mexicains sont particulièrement friands, comme sur le pèlerinage de Notre-Dame de Guadalupe), l'influence de l'Église, se félicitant de voir les Indiens y échapper, leurs «*docteurs [...] ayant maintes fois donné la preuve de la puissance des vieilles divinités indiennes*» (page 153), dont «*un dieu couronné de plumes*» (page 155), du moins les Indiens de la montagne.

Surtout, il interpella le lecteur à travers ce thème qui lui était le plus cher : le sens qu'on donne à sa vie. Avec le personnage d'Howard, il apparaît que l'aventure n'est positive que dans sa construction, que l'objectif n'est qu'un prétexte, que l'individu ne se réalise qu'en faisant face à l'adversité, et que, peu importe la chute, l'important est de se relever et d'aller de l'avant.

Dans cette fable moderne, à travers cette aventure, B. Traven nous apprend, et l'épigraphe nous apparaît alors très claire, que le trésor matériel auquel on aspire n'est pas le véritable trésor, que celui-ci consiste simplement peut-être en ce que les philosophes anciens appelaient «la vie bonne», soit une vie en accord avec sa propre conscience. La sagesse proposée est celle qu'aurait dû avoir Howard en goûtant la vie parmi les Indiens : «*S'il avait su prendre son contentement à vivre parmi ces gens simples, il aurait pu passer là tout le reste de sa vie dans le bonheur et la paix.*» (page 239-240). Mais il se pourrait que, de la part de ce maître en ironie, le message soit contenu dans cette remarque : «*Si Dobbs et Curtin avaient observé un seul instant leur bêtes, ils auraient pu se faire une idée de la vraie sagesse universelle. Mais qui oserait avouer qu'il a pris un âne pour modèle?*» (page 184).

"*Le trésor de la Sierra Madre*" est donc un western mêlant action et profondeur thématique, un roman riche de sens, qui véhicule des valeurs très humaines et actuelles.

Destinée de l'oeuvre

Publié en 1927 à Berlin en langue allemande, "*Le trésor de la Sierra Madre*" fut traduit en anglais à Londres en 1934, aux États-Unis en 1935, en français à Lausanne en 1936. B. Traven allait ensuite en proposer une nouvelle version en anglais, enrichie de maints détails sur les Mexicains, qu'il connaissait mieux alors, au point que le texte est plus long d'un quart. Mais les versions françaises continuèrent à s'appuyer sur le texte allemand.

Le roman est considéré comme le chef-d'œuvre de B. Traven.

En 1947, la "Warner Bros." proposa à John Huston de réaliser l'adaptation du roman. Il accepta immédiatement, car il pouvait ainsi traiter son thème obsessionnel : l'échec et l'ironie de l'échec. Il régigea un scénario s'inspirant fidèlement du roman. Tenant à mettre l'accent sur le réalisme, il alla tourner au Mexique (cependant, certaines scènes de nuit furent tournées en studio). En ce qui concerne les rôles, il s'en donna un : celui du riche Américain qui, à plusieurs reprises, se voit sollicité pour des aumônes par son compatriote Dobbs ; surtout, il choisit :

- pour jouer Curtin, Tim Holt, acteur méconnu qui eut, dans "*Le trésor de la Sierra Madre*", son plus grand rôle ;
- pour jouer Howard, Walter Huston, son père, acteur peu connu du cinéma, mais dont la prestation fut exceptionnelle : il insuffla une force époustouflante au personnage, lui donnant beaucoup d'énergie et de joie de vivre, allant jusqu'à danser la gigue lorsqu'il a trouvé le gisement d'or ;
- pour jouer Dobbs, Humphrey Bogart qui avait déjà été l'acteur fétiche de ses premiers films ; qui annonça à un critique qu'il allait jouer «le pire salaud que tu aies jamais vu» ; qui fut encore une fois remarquable dans le rôle de l'aventurier paranoïaque et abject ; qui fut encensé par la critique mais ne reçut pourtant pas d'oscar.

Pourtant, le film, sorti le 6 janvier 1948, en reçut trois :

- celui de meilleur scénario adapté pour John Huston ;
- celui de meilleur réalisateur pour John Huston ;
- celui de meilleur second rôle pour Walter Huston.

Il reste que la thématique de l'échec déplut non seulement à la "Warner Bro.", mais également aux spectateurs de l'époque qui infligèrent au film un cinglant échec commercial. Heureusement, la postérité a été bien plus clément, et le film est considéré aujourd'hui comme une œuvre majeure de John Huston et du cinéma américain en général. Il occupe la 71e place au «hit-parade» des meilleurs films de tous les temps sur le site internet IMDB.

Après cette excellente adaptation, le roman, qui, dans sa version américaine, s'était vendu à seulement 2 800 exemplaires, obtint un grand succès dans ce marché, et devint le plus connu des romans de B. Traven.

Mais il ne fut découvert en France que lorsqu'il fut publié en édition populaire, en 1970.

Le titre est devenu si fameux qu'on y fait facilement référence. Ainsi, en Finlande, en 2000, quand le budget de l'État montra un surplus, le premier ministre Paavo Lipponen constata qu'il était, pour certains, comme «le trésor de la Sierra Madre qui doit être partagé le plus vite possible».

En 1927, B.Traven retourna au Chiapas, payant alors le voyage de ses deniers. Il y séjourna encore de janvier à juin 1928. Il indiqua : *«J'ai passé plus de deux ans dans cette région, seul, non accompagné de personne de ma race. J'y ai vécu, dansé, chanté, et j'ai fait des randonnées avec des Indiens, conducteurs de mules, "carreteros" ; j'ai soigné des Indiens et des Indiennes malades, aidé des Indiennes enceintes à faire entrer dans le monde leurs bébés indiens en toute sécurité, arrangé des mariages indiens, et, la nuit, avec ou sans le clair de lune, je me suis assis sous les arbres avec de jeunes Indiennes et, quelques fois, je ne me suis pas seulement assis.»* Mais il fut aussi accueilli dans les «fincas» (les fermes) de la région, y compris celle de la famille Bulnes, propriétaires d'une importante plantation d'acajou.

Il publia :

"Kunst der Indianer"
(1928)

Essai

Commentaire

Le titre peut se traduire par "*Art des Indiens*".

"Der Busch"
(1928)

Recueil de douze nouvelles

"Der Banditen Doktor"
"Le docteur des bandits"

Le narrateur, l'Américain Gales, est obligé par des bandits à venir soigner un membre de la bande qui a eu la cuisse trouée par un tir de carabine. Il craint continuellement d'être tué d'abord par les bandits qui ont peur qu'il les dénonce, puis par les policiers bien renseignés qui cherchent «*le docteur des bandits*».

"Indianische Tanz im Dschungel"
"Danse indiennedans la jungle"

Le narrateur, l'Américain Gales, est invité par son voisin le plus proche à une soirée de danse et de «*musica*», où les Indiens arrivent progressivement, les uns après les autres, émergeant de la jungle, puis commencent à danser dans une clairière, les femmes se mettant à chanter lorsque la musique s'arrête, s'arrêtent elles-mêmes de temps en temps pour allaiter leurs bébés, puis les posent emmaillotés sous des bancs où ils sont protégés des pieds des danseurs, tous adultes et enfants mêlés, les jeunes garçons allant chercher de temps en temps à boire, de l'eau claire d'une source du voisinage. Au petit matin, les femmes, à l'abri de la cabane, revêtent à nouveau leurs habits de tous les jours, et tous s'éclipsent, les uns après les autres, sans se dire adieu, et disparaissent dans la jungle.

Un chef Indien texcoco mort il y a quatre cents ans et enterré, momifié, dans une vieille ruine à côté de la case du narrateur, lui rend visite la nuit, se plaignant d'être mangé par des cochons sauvages.

"Der Grossindustrielle"

"La chaîne de montage"

Un Indien «*de l'État d'Oaxaca*» fabrique, à temps perdu, de très beaux petits paniers de sisal qu'il a pourtant du mal à vendre. Mais les remarque un Américain qui, devant le petit prix auquel ils sont vendus, qui serait encore abaissé s'il en prenait dix, s'il en prenait cent, se dit qu'il pourrait faire une bonne affaire. Et, en effet, il se met d'accord avec un confiseur de New York qui, cependant, voudrait dix mille de ces paniers. De retour auprès de l'indien, l'Américain lui demande quel prix encore plus bas lui proposerait-il. Or, au contraire, il augmente alors considérablement le prix car il a évalué le surcroît de travail et le bouleversement ainsi causé dans sa vie. Aussi la transaction est-elle abandonnée. «*C'est ainsi qu'il fut épargné à New York d'être submergé de milliers de ces petits chefs-d'œuvre si charmants. Et c'est ainsi qu'il fut possible d'éviter que ces merveilleux petits paniers, où un paysan indien avait, avec une habileté sans pareille, tissé le chant des oiseaux qui l'entouraient, les somptueuses couleurs des fleurs qu'il contemplait chaque jour dans la brousse, ainsi que les chansons inédites qui résonnaient dans son âme, finissent déchirés et chiffonnés dans les poubelles de Park Avenue, après avoir perdu toute valeur une fois croqués les chocolats.*»

Commentaire sur le recueil

Le titre peut se traduire par "*La brousse*".

Cinq de ces nouvelles allaient être traduites dans "*Le visiteur du soir*".

L'aisance financière que B. Traven acquit grâce au succès de ses livres, qui avaient été traduits dans la plupart des langues européennes, qui faisaient de lui un écrivain considéré en Allemagne, en particulier parmi les travailleurs, le libéra des tâches manuelles. Lui, qui était fasciné par le Mexique, était prêt à aborder sérieusement, et de l'intérieur, l'histoire de la révolution mexicaine et la situation des Indiens, dans un cycle de «*romans de la jungle*» qui forment une histoire épique des événements que connut le Sud du Mexique dans la première décennie du XXe siècle, les dernières années du règne du dictateur Porfirio Diaz, une époque de corruption, d'exploitation et de cruelle répression, et qui conduisirent à la révolution de 1910-1912.

Il publia :

“Die Brücke im Dschungel”

(1929)

“Le pont dans la jungle”

(2004)

Roman

Dans un prologue, l'Américain Gerard Gales, le narrateur, est, dans la jungle du Chiapas, attaqué à la pointe du fusil par un autre Américain, Sleigh, qui, vivant dans les environs avec sa femme indienne dans une case en argile, agit ainsi à titre de précaution.

Quelques mois plus tard, les deux hommes se rencontrent à nouveau dans un village indien. En fait, c'est un village temporaire, qui s'est formé près d'une station de pompage sur rails. Mais, entre le village et la station, il y a un ravin et, au-dessus, un pont, qui a été construit à un coût minimal, donc sans garde-fou, par ce responsable de la compagnie de chemin de fer qu'est Sleigh. Lorsqu'il y passe avec Gales, l'obscurité, l'absence de garde-fou, le trébuchement de Gales, le plouf qui s'entend au milieu des bruits nocturnes de la jungle, ne manquent pas d'être inquiétants. Mais les villageois se préparent pour une fête donnée par le gardien de la station de pompage, qui est leur chef. Comme elle est retardée, les musiciens ne s'étant pas présentés, alors que la nuit tombe, les enfants, excités, s'agitent de toutes parts. Or un jeune garçon, dont le frère aîné vient juste de revenir de son travail dans les champs de pétrole de Corpus Christi, au Texas, essaie les bottes de cow-boy qu'il a rapportées, qui sont lourdes et, pour lui, tout à fait étranges. mais avec lesquelles il court comme un fou.

Assis sur le bord du ravin, discutant de puits de pétrole, Gales contemple tout ceci, et remarque chaque chose. Et voilà que les bruits lointains de la rivière et du village sont dominés un moment par le bruit d'un fort éclaboussement. Il est le seul à l'entendre, mais il ne fait rien, se disant que c'est peut-être un poisson. Quelque temps plus tard, on découvre que manque le garçon aux chaussures neuves. Gales ne dit rien encore.

Peu à peu, les villageois, essayant tous d'éviter le regard frénétique de la mère du garçon, comprennent ce qui est arrivé, et descendent pour inspecter la rivière, Gales les aidant. Ne trouvant rien, ils recourent à la magie : ils allument une chandelle, et la placent sur une planche flottant sur la rivière. Ne tenant pas compte du courant, elle s'arrête en un endroit où le corps du garçon est trouvé. Et les femmes de se grouper autour de la mère en pleurs.

Le corps du garçon est, bizarrement, vêtu d'un costume de marin que son frère lui a acheté. Au matin, tandis que sa mère accepte «*la volonté du destin*», on l'enterre parce que, déjà, dix heures après que

le cadavre ait été sorti de l'eau, il se gonfle comme une éponge, et commence à se décomposer sous la chaleur tropicale.

Les musiciens qui sont finalement arrivés restent pour la veillée, et accompagnent la procession le long des pistes de la jungle jusqu'à l'église la plus proche, jouant des airs qui étaient populaires dix ans auparavant. En dépit du deuil, les villageois continuent à s'opposer en de petites intrigues de prestige. Au cimetière, il n'y a pas de prêtre, juste un professeur espagnol ivre qui parvient à peine à éviter de tomber dans le trou alors qu'il conduit un service de fortune. Le cercueil est finalement couvert de terre sur l'air de "*Oui, nous n'avons pas de bananes*". "*Adieu, mon petit garçon bien-aimé !... Jamais aucun roi n'a été enterré comme tu l'as été. Adieu !*"

Commentaire

Ce roman court mais substantiel, considéré par beaucoup comme le meilleur roman de B. Traven, est d'abord et avant tout l'histoire de la mort d'un enfant et de la douleur d'une mère, une histoire de gens désespérément pauvres qui s'unissent face à la mort. Le drame est raconté avec beaucoup de retenue et énormément de pitié, B. Traven ayant montré qu'il n'était pas simplement l'anarchiste théoricien et révolutionnaire du "Ziegelbrenner", mais un homme de miséricorde qui ne supportait pas la douleur et le malheur du petit peuple. Cependant, il ne s'est pas permis un brin de sentimentalité, le lecteur finissant toutefois le livre avec une foi renouvelée dans le courage et la dignité des êtres humains.

Bien sûr, le roman est également le drame de tout un peuple. Celui de la rencontre entre Européens ou Américains qui ne connaissent que le profit (ici l'exploitation des ressources pétrolières de la région de Tamaulipas) et une communauté indienne qui vit en autarcie et en harmonie avec son milieu naturel. C'est cette rencontre qui est d'ailleurs la cause ultime du drame. C'est pour parler des exigences des pétroliers que la communauté indienne est réunie. C'est à cause des pétroliers que l'Américain Sleigh a construit le pont. C'est parce que le jeune Indien s'est vu offrir des bottes texanes qu'il porte fièrement pour la première fois qu'il trébuche, passe par-dessus bord, heurte avec son front une poutre du pont, et qu'il se noie dans la rivière qu'il connaît pourtant parfaitement.

Toute l'histoire se déroule en vingt et une heures. Le récit est parfaitement construit, même si le prologue, qui a l'apparence d'une histoire de gangsters, semble hors de propos (en fait, il a d'abord la fonction évidente d'établir un contraste entre les délicats sentiments et la camaraderie que connaît le village indien, et les systématiques méfiance et violence des hommes blancs ; puis il a une fonction moins évidente, celle de saper les conventions du roman d'aventures). Dès le début de la véritable histoire, on comprend qu'un drame va se nouer. Et puis il y a le pressentiment de la mère, inquiète, puis rassurée par les amis de son enfant. Et, pendant tout ce temps il y a la fête, les Indiens sortant peu à peu de la forêt pour danser. Enfin, on arrive au paroxysme : maintenant on est certain que le petit garçon est tombé dans l'eau, et on cherche à trouver le cadavre du noyé par un moyen magique, qui est laissé inexplicé. Mais cet épisode provoque un moment de crainte chez Gales qui comprend à quel point il est étranger, combien il serait facile pour les villageois de se débarrasser de lui, l'intrus qui avait peut-être apporté la mort parmi eux : *«Le mystérieux phénomène dont je suis le témoin [...] cet immense corps d'êtres excités qui ne sont pas de ma race [...] l'incessant gémissement de la jungle - tout ceci me donne le cafard [...] Où est le monde? Où est la terre sur laquelle je suis habitué de vivre? Elle a disparu. Où est allée l'humanité? Je suis seul. Il n'y a même pas de ciel au-dessus de moi. Rien que du noir. Je suis sur une autre planète, de laquelle je ne pourrai jamais retourner à mon propre peuple. [...] Je suis avec des créatures que je ne connais pas, qui ne parlent pas ma langue, et dont je ne peux sonder ni les âmes ni les esprits.»* Cette crise d'aliénation (sûrement un état dont B. Traven avait fait l'expérience plus d'une fois au cours de ses années passées chez les Indiens) survient parce que Gales sait que le corps va être trouvé, et sait aussi, bien que cela ne soit pas vraiment exprimé, qu'il a en quelque sorte trahi ses hôtes par son silence. Aussi, à cet endroit, au coeur même du livre, l'écrivain s'interroge lui-même, et met en question sa relation avec les Indiens qui sont son sujet. On peut conclure qu'il n'a pas tout à fait apprécié ce qu'il a trouvé.

La décomposition rapide du corps choqua les éditeurs berlinois auxquels Traven affirma, dans une lettre : *«Je raconte ce que j'ai vu. Et je voudrais que mes lecteurs s'imaginent ce que peut alors être la*

douleur de cette mère qui ne peut même plus embrasser son enfant mort, C'est d'ailleurs certainement la première fois que la littérature occidentale montre l'affreuse souffrance d'une mère non-blanche, une Indienne. Ces Indiens, jusqu'à la révolution de 1911, n'étaient considérés que comme des animaux qui savaient parler, rire et pleurer. Mais qui aussi bien pour l'État et l'Église que pour la littérature ne pouvaient avoir une âme humaine.» D'ailleurs, pour parfaire sa démonstration, il avait dédié son roman : «*Aux Mères / de tous les peuples / de tous les pays / de toutes les langues / de toutes les races / de toutes les couleurs et de toute créature vivante*».

Le Mexique que peint le roman était sur le bord de la vague de changements qui ont culminé dans la révolution, des structures traditionnelles s'effondrant lentement tandis qu'apparaissaient graduellement des relations sociales de type capitaliste. B. Traven appuie sur le fait que le garçon est mort à cause de ses nouvelles chaussures, à cause du pont sans parapet, tout ceci étant des signes de l'intrusion du nouvel ordre capitaliste. Il insiste sur l'ironie presque insupportable du contraste entre les marchandises bon marché et la musique frelatée dont les villageois sont friands, et la dignité de leur douleur.

En 1938 parut, à New York, *"The bridge in the jungle, a tale told by an American wanderer of a strange adventure in a jungle somewhere south of the Rio Grande"* (*"Le pont dans la jungle, l'histoire, racontée par un vagabond américain, d'une étrange aventure dans une jungle quelque part au sud du Rio Grande"*).

En 1971, le réalisateur mexicain Pancho Kohner fit du roman, sous le titre *"Puente en la selva"*, une adaptation cinématographique avec Charles Robinson, John Huston, Katy Jurado.

En 2004, parut à Paris *"Le pont dans la jungle"*.

Les trois romans de B. Traven dont le narrateur est Gerard Gales ont amené certains spécialistes à se demander si Ret Marut n'aurait pas rencontré un Américain (dont le nom pourrait être Gerard Gales) qui aurait écrit des livres qu'il voulait publier, s'il ne s'en serait pas approprié, s'il ne les aurait pas traduits en allemand, s'il n'y aurait pas ajouté quelques aspects socialistes et anarchistes, et s'il ne les aurait pas envoyés à un éditeur allemand. Ainsi, B. Traven serait une combinaison de cet Américain et de Ret Marut, car on s'étonne que cet intellectuel allemand, qui avait plus de quarante ans à son arrivée au Mexique, ait pu écrire, et en un temps aussi court, des livres au sujet des expériences sur la mer et au Mexique d'un jeune vagabond américain, travailleur itinérant et syndicaliste. De plus, ses textes sont empreints d'américanismes qui ne pouvaient être que le fait d'une personne profondément immergée dans la vie américaine et pour une longue période. Dès la publication de ces romans en Allemagne, les cercles intellectuels de gauche s'interrogèrent sur l'identité réelle de B. Traven. Oskar Maria Graf et Erich Mühsam se souvinrent de Ret Marut, leur compagnon de lutte du temps de la République des conseils de Munich, mais ne rendirent pas publique leur découverte.

B. Traven publia :

"Land des Frühlings"
(1930)

Récit de voyage de 429 pages

B. Traven accompagne un médecin dans sa tournée de villages indiens du Chiapas, chevauchant avec son guide à travers des terres sauvages, étudiant la faune, errant à travers d'anciennes villes espagnoles comme San Cristobal Las Casas, photographiant d'anciens monuments mayas, et des Indiens de nombreuses nations différentes : Tzotzils, Chamulas, Hueitepecs, Huistans, Zinacantans, Nahoas, Tzeltals, Oxchucs, Chanals, Tenejapas, etc. Il voit en eux, les exploités de l'homme colonial, les frères des prolétaires exploités dans les pays occidentaux. Il admire leur mode de vie communautaire mais sans se faire d'illusions : «*Vivre dans une commune indienne et s'y sentir bien,*

heureux, présuppose que vous y êtes né et que vous y ayez grandi.» Mais même l'ouvrier indien de Mexico n'accepterait plus d'y vivre, constate-t-il. Cette vie peut paraître bien idyllique, mais *«s'il fallait vivre dans un état aussi primitif, la vie paraîtrait à un homme civilisé si pauvre, si dépouillée, si aride, si incolore, qu'il considérerait qu'elle ne vaudrait pas la peine d'être vécue»*. En effet, B. Traven croit à la civilisation. et l'Indien du Chiapas *«ne participe pas à la civilisation. Or si cette civilisation instille bien des poisons dans la vie des hommes, elle peut d'un autre côté rendre cette vie suffisamment riche pour qu'ils acceptent le goût amer du poison qui l'accompagne»*. Comme il rend visite à des propriétaires d'«haciendas», il fustige alors l'esprit de supériorité qui anime l'homme blanc devant les indigènes. Il finit par un appel aux Mexicains, leur demandant de ne pas s'endormir à nouveau après la révolution de 1910, et de faire un bon usage de tous les trésors que recèle le pays.

Commentaire

C'est un mélange de livre de voyage, d'études archéologiques, ethnologiques, sociologiques et historiques, et de polémique politique et économique en faveur des Indiens du Chiapas, qui était le résultat des expéditions que B. Traven y avait faites. Cet État, situé à la frontière sud-est avec le Guatemala, était et est encore le plus pauvre et le plus arriéré du Mexique. Certaines nations étaient alors pratiquement inconnues, et chassaient encore avec des arcs et des flèches.

B. Traven illustra l'ouvrage de 133 de ses photos.

Il n'y a pas de traduction disponible, ni en anglais, ni en français, mais le titre signifie *“Le pays du printemps”*.

“Die weisse Rose”

(1931)

Roman

Au Mexique, dans les années 1920, après la chute de la dictature de Porfirio Diaz, *«parmi les grandes compagnies de pétrole des Américains qui avaient étendu leur activité au Mexique, la Condor Oil Company n'était assurément pas la plus importante ni la plus puissante. mais c'est elle qui avait le meilleur appétit.»* Comme elle possède déjà tous les champs pétrolifères alentour, elle veut à tout prix mettre la main sur l'«hacienda» “Rosa blanca” pour exploiter les gisements qui s'y trouvent. Mais son propriétaire, l'Indien Hacinto Yanez, qui estime qu'elle est en fait la propriété de ceux qui y ont vécu, y vivent, ou y vivront, qu'il n'en est que le gardien, ne peut donc, ni ne veut, la vendre. Il ne veut surtout pas mener la vie de servitude d'un péon. Mais sa décision lui est fatale : il meurt sous la roue d'une voiture américaine accélérant dans la nuit.

Commentaire

Le titre peut se traduire par *“La rose blanche”*.

Ce qu'on pourrait voir comme une version tropicale, prolétaire et cynique de *“La cerisaie”* de Tchekhov est une histoire représentative de ce qui s'est passé maintes fois en Amérique latine. L'engagement de B. Traven s'y fit donc plus explicite. Il prit un grand plaisir à décrire Mr C.C. Collins, le président de la “Condor Oil Company”, à stigmatiser les vices de l'exploitation perpétrée par les Américains. Mais l'opposition entre l'Indien à l'«hacienda» idyllique et le capitaliste, qui mène des opérations de bourse basées sur l'organisation de grèves et de pénuries artificielles, est quelque peu manichéenne, même si l'auteur a accordé à l'Américain des côtés humains, et a fait preuve d'ironie et d'humour noir. Certaines scènes paraissent plutôt irréalistes, même en considérant que le capitalisme américain de la fin du XIXe et du début du XXe siècles était particulièrement débridé.

Un film fut tiré du roman, et tourné en 1962 par le cinéaste mexicain Gabriel Figueroa. Mais il fut interdit pour des raisons politiques jusqu'en 1975.

“Der Karren”
(1931)

Roman

Au Chiapas, le jeune Andres Ugalde, est théoriquement libre mais en virtuel servage dans une «*hacienda*» du fait des dettes contractées par sa famille, et qui grandissent sans cesse. Son maître, ayant perdu une partie de poker, le cède à son partenaire. Son nouveau patron ayant une compagnie de transport, il doit quitter sa famille, et devenir conducteur d'une «*carreta*», un char à boeufs, transportant des marchandises de village en village à travers le Mexique. De ce fait, il élargit sa vision du monde, et, au passage, fournit au lecteur un résumé de l'histoire du pays. À l'occasion d'un de ces voyages, il rencontre, dans une fête, une Indienne d'une quinzaine d'années, sans foyer et errante, qui devient sa femme. Ils s'aiment, mais subissent une épreuve après l'autre dans un système monté contre eux. Ayant appris que son vieux père a été vendu pour dette, par le propriétaire de la «*finca*» («*l'Espagnol*»), à une «*montería*», une entreprise de coupe du bois loin dans la jungle, sort fatal car personne ne peut y survivre, Andres quitte sa femme, n'ayant pas d'autre solution que de s'y vendre pour le délivrer.

Commentaire

Le titre peut se traduire par "*La charrette*".

Ce premier des six romans du cycle du «*caoba*» (l'acajou) montre le mécanisme qui permet de garder les Indiens en esclavage (même s'il avait été aboli au Mexique comme partout au milieu du XIXe siècle) : la dette d'argent. Ils devenaient ainsi les péons des riches propriétaires hispaniques. Les péons avaient le droit d'exploiter un petit lopin de terre, mais étaient obligés de tout acheter dans la «*bodega*» (la boutique) du propriétaire de la «*finca*», le «*finquero*», où tout était plus cher de 50 à 100% qu'au village. Et, du moment qu'ils étaient débiteurs, leur dette était automatiquement doublée à cause des intérêts. De plus, le «*finquero*» avait un droit prioritaire sur ce que le péon pouvait vendre (maïs, cochon, etc.), et c'est lui qui en fixait le prix. Si le péon s'enfuyait, il le faisait reprendre par la police, et le péon devait payer ce que le «*finquero*» devait à la police.

B. Traven peignit donc un tableau de l'oppression économique et sociale, et de l'injustice, qui profitaient du racisme et de l'analphabétisme, et qui ouvraient sur une révolution socialiste avec pour slogan : «*Tierra y Libertad !*», cette terre et cette liberté dont les Indiens jouissaient avant de subir la colonisation.

Dans cette histoire très simple, où la séquence des actions est très limitée, le romancier se concentra souvent sur des détails (le pays, la vie des gens, les légendes indiennes, le travail), et donna des explications des conditions économiques plutôt que des relations entre les personnages. Tout cela non sans ironie sur la cruauté et l'injustice de tout le système qui était permis par le gouvernement corrompu de Porfirio Diaz, qui, vivant en parasite sur le labeur et la sueur des pauvres, pourrit la nation entière avant d'être renversé en 1910.

En 1935, fut publiée la traduction en anglais, sous le titre "*The carreta*".

“Regierung”
(1931)

Roman

Dans la province du Chiapas, deux frères, qui sont des propriétaires terriens, Don Gabriel et Don Mateo exploitent les Indiens. Don Gabriel, qui est secrétaire du village, s'arrange avec le «*capitan*» de l'armée fédérale pour mettre à l'amende de pauvres Indiens qui n'y comprennent rien, partage l'amende avec le «*capitan*», et, comme les Indiens ne peuvent pas payer, les vend à la «*montería*», le

camp de coupe de l'acajou où les conditions de vie sont mortelles : il fallait abattre les grands arbres dans la forêt vierge, traîner leurs troncs dans la boue, et les descendre en les faisant flotter sur les fleuves.

Commentaire

Le titre peut se traduire par "Gouvernement".

Plus qu'un roman, le livre est un tableau du Mexique rural, de la structure sociale et économique qui existait sous la dictature de Porfirio Diaz, de la corruption et de la brutalité du gouvernement central, et de l'exploitation de la population indigène selon un système, vieux comme le monde, qui s'étend depuis le sommet du gouvernement jusqu'au plus petit secrétaire de village, qui conduit à l'esclavage du fait des dettes. B. Traven se fit cependant quelquefois trop sermonneur avec son anti-capitalisme et son anti-catholicisme. Il adresse même des reproches aux bourgeois d'Europe et d'Amérique qui veulent des meubles en acajou ! pour lui, il faudrait choisir : *«Ou du bois d'acajou pas cher ou respecter la dignité humaine des Indiens. La civilisation des hommes d'aujourd'hui ne permet pas d'avoir les deux en même temps, parce que la concurrence, caractéristique essentielle de notre civilisation, ne le permet pas. Avoir de la pitié, oui bien sûr, avec joie et un coeur chrétien, mais qu'on ne mette surtout pas en danger le dollar. Damn it !»*. Il estimait que, si le Mexique était un pays civilisé où existait une justice, les Indiens cependant n'en savaient rien, et, de toute façon, n'avaient pas de «*licenciados*» («avocats») pour y accéder. Il peignit la culture des Indiens dans l'esprit de Rousseau, comme trop innocente.

Les personnages manquent de cohésion et de profondeur, mais les deux frères sont bien contrastés, Don Gabriel développant lentement et soigneusement un vrai vol et une tromperie, tandis que Don Mateo se montre d'emblée avide.

Le roman fut publié en France sous le titre "Indios".

En 1931, B. Traven obtint un permis de séjour, et partit s'installer dans une petite maison qui se trouvait sur le terrain d'"El Parque Cachu", un restaurant de la banlieue d'Acapulco qui appartenait à et était tenu par Maria de la Luz Martinez, une Indienne qu'il aidait quelque peu.

En 1933, l'accession des nazis au pouvoir en Allemagne lui porta un lourd coup politique et financier. "Regierung" et "Der Karren", tous deux des romans anti-fascistes, puis "Das Totenschiff" et "Die weisse Rose", figurèrent sur la première liste des oeuvres destinées aux autodafés. La "Büchergild Gutenberg" vit, le 2 mai, les S.A. occuper son siège social. Quelques dirigeants, dont le principal contact de B. Traven, Ernst Preczang, se réfugièrent à Zurich en vue d'y transférer la maison d'édition. L'écrivain céda immédiatement tous les droits de publication à la "Büchergild" de Zurich, et essaya d'empêcher toute publication ultérieure dans le Reich de ses livres non bannis. Comme la "Büchergild" de Berlin continua à le faire, il lui envoya une furieuse lettre ouverte, où il s'exclamait : *«Hier encore, peuple allemand, tu rendais hommage à Goethe !»*. Finalement, la "Büchergild" nazifiée se plia à sa volonté. Plus tard, il demanda à Preczang de ne rien lui envoyer dans un bateau allemand.

La perte du marché allemand rendait plus pressante la traduction de ses oeuvres en anglais. Jusque-là, il avait refusé toutes les offres, par manque d'un éditeur sympathique. Il avait même racheté les droits qu'il avait cédés à l'éditeur Doubleday de peur de la commercialisation. En 1933, cependant, Alfred Knopf entra en pourparlers avec lui, et il lui envoya, de trois de ses romans, des versions anglaises ("The death ship", "The treasure of the Sierra Madre", "The bridge in the jungle") pour leur publication aux États-Unis. Il déclara alors que ces manuscrits en anglais étaient les originaux, et que les manuscrits en allemand n'en étaient que des copies. Or ils diffèrent considérablement, les textes anglais étant plus longs. Par exemple, "The treasure of the Sierra Madre" est plus long d'un quart, et chacune des versions présente des passages qui ne sont pas dans l'autre. D'autre part, l'anglais est plein de germanismes tandis que l'allemand est plein d'anglicismes ! Les trois livres furent rendus en

un anglais acceptable par l'éditeur de Knopf, Bernard Smith. Mais ils eurent peu d'impact, sauf sur John Huston.

B. Traven publia :

“Der Marsch ins Reich der Caoba - ein Kriegsmarsch”

(1933)

Roman

Au début du XXe siècle, au Chiapas, Celso, un jeune Indien fort mais illettré, qui a assumé les dettes de son père, essaie de gagner assez d'argent pour pouvoir se marier avec la jeune fille qu'il aime. Il travaille deux ans dans une plantation de café, mais perd la plus grande partie de ses économies dans une escroquerie quasi-légale. Il fait alors un dangereux voyage dans la jungle, et s'engage dans une «*monteria*», un camp de coupe de l'acajou. Après deux années de labeur incessant où il est soumis aux conditions les plus brutales et les plus cruelles, travaillant nu à abattre chaque jour des tonnes d'arbres, mais où il se fait un ami d'Andres, le charretier, il veut revenir à la maison avec ses économies pour se marier. Mais, de nouveau, il est dupé, cette fois par une surnoise conspiration des entrepreneurs et des autorités. Il se joint alors à la marche forcée des Indiens enrôlés, qui s'ébranlent depuis le village de regroupement jusqu'à une fameuse «*monteria*», qui se trouve au fin fond de la forêt vierge. Cette marche dure des semaines, à travers rivières et marais, et sous la menace du fouet des «*capataz*», dont l'un d'eux est secrètement tué par Celso.

Commentaire

Le titre peut se traduire par : “*La marche dans le royaume de l'acajou - une marche guerrière*”.

Dans cette superbe et puissante histoire d'exploitation, d'esclavage par les dettes, B. Traven fit le tableau de la rébellion grandissante des travailleurs soumis, philosopha sur les dictatures, et constata que c'est toujours celui des chefs qui est au plus bas de l'échelle qui représente la tyrannie pour les victimes, et qui attire leur plus grande haine.

Celso est un personnage plus héroïque que ceux des romans précédents. Il essaie de maîtriser sa vie en dépit d'un système injuste et brutal qui constamment berne et exploite des gens comme lui. Il tente de lui échapper plutôt que de se résigner à s'échiner à un labeur quotidien qui ne mène qu'à la mort. Il dispose d'un sens critique et d'une conscience qui lui permettent de porter des jugements sur le système dans lequel il est piégé, un sens de la justice et de l'injustice grâce auquel il voit au-delà de son cas personnel les conditions qui sont imposées à son peuple. Les lecteurs s'identifient vite à lui, souhaitent vite le voir s'échapper.

Il n'y a pas, pour ce livre, de traduction disponible.

En 1934, l'édition de la “*Brockhaus Enzyklopädie*”, un ouvrage de langue allemande, présenta un article sur B. Traven.

La même année, Lazaro Cardenas, un populiste anti-fasciste, fut élu président du Mexique. Son régime ralluma la flamme révolutionnaire qui avait transformé le pays entre 1910 et 1917. Une grande réforme agraire et, en 1938, la nationalisation des compagnies pétrolières étrangères remplacèrent la corruption qui régnait sous ses prédécesseurs. Dans le domaine des affaires étrangères, le Mexique tint une position indépendante, accueillit un grand nombre d'émigrés anti-fascistes (dont Trotsky fut le plus célèbre), se méfia du stalinisme (Cardenas interdit l'entrée de communistes étrangers, attitude que B. Traven approuvait), et garda des liens étroits avec le gouvernement républicain espagnol. Cependant y grouillaient aussi les agents et les sympathisants nazis, B. Traven évitant tout contact avec eux, car certains l'avaient connu quand il était Ret Marut ; il les accusa d'être les responsables de traductions pirates de ses livres.

Il publia :

“Die Troza”
(1936)

Roman

On retrouve, encore pris dans les difficultés de la jungle (insectes, maladie et violence), avec les autres Indiens esclaves des Blancs, Andres, le charretier, et Celso, le bûcheron.

Andres, qui, avec son char à boeufs, traîne les troncs des acajous à travers des terrains marécageux vers la rivière où ils flottent jusqu'à la scierie, souhaite revenir à sa femme légitime. Mais il doit continuer à travailler dans ces incroyables conditions pour effacer les dettes de son père.

Celso se montre fort et même héroïque : il essaie de conserver sa dignité, et d'éveiller la conscience des autres travailleurs.

Commentaire

Le titre pourrait se traduire par «l'abattage».

L'intrigue est brève, et les personnages peu développés. Mais ce qui importe, ce sont les thèmes de l'injustice de l'être humain à l'égard de son semblable, et la survie dans des conditions inhumaines.

Ce roman est avant tout un document qui dépeint l'enfer dans la jungle tropicale, qui décrit, de façon précisément technique, les tâches surhumaines imposées aux travailleurs :

- les «*macheros*», qui débroussaillent le terrain avec leur machettes ;
- les «*hacheros*», les bûcherons, qui manient des haches qui doivent être d'excellente qualité car le bois est dur comme fer, chacun d'eux devant fournir deux tonnes par jour sous peine de subir amende et fouet ;
- les «*boyeros*», qui conduisent les attelages de boeufs qui doivent tirer les troncs découpés, qui s'enfoncent dans la boue, jusqu'à la rivière où ils vont être flottés quand la saison le permettra.

Tout le matériel dont ces ouvriers ont besoin (haches, machettes, éperons en fer pour grimper dans les arbres, attelages, chaînes avec tous leurs accessoires) leur est facturé, avec une promesse de remboursement à la fin du contrat s'ils ne les auront pas perdus dans la boue. De plus, on leur vend, toujours à crédit, vêtements, nourriture et «*aguardiente*» (eau-de-vie).

La souffrance de ces hommes est nécessaire pour obtenir le résultat escompté par les propriétaires des «*monterias*» (des Nord-Américains mais aussi les trois frères Montellanos, qui sont des Espagnols d'Espagne) qui, sans foi ni loi, durs, avides et cruels, pillent la richesse du Mexique. Or, même si le permis d'exploitation accordé par le gouvernement exige que, pour tout arbre coupé, ils en plantent trois nouveaux, ils n'en ont cure. Et ils ne respectent pas non plus les frontières, débordant vraisemblablement sur le Guatemala voisin.

Il n'y a pas, pour ce livre, de traduction disponible.

“Die Rebellion des Gehenkten”

(1936)

“*La révolte des pendus*”

(1987)

Roman

On découvre, au Chiapas, des Indiens tsotsil. Marcelina, la femme de Candido, un petit fermier, étant morte victime de l'appendicite parce que le médecin, ivre, avait refusé de l'opérer sans avoir reçu d'argent, Candido, ses deux fils et sa plus jeune soeur, Modesta, viennent travailler dans une

«*monteria*» pour pouvoir rembourser le prix des soins médicaux et des funérailles. S'y trouvent Andres, le charretier, et Celso, le bûcheron. Mais le propriétaire, Don Gabriel, trompe les jeunes Indiens pour qu'ils tombent dans l'esclavage pour dettes duquel ils ont peu de chance de sortir. Alors qu'est imposé aux Indiens un quota quotidien d'arbres abattus sous peine d'être, toute une nuit, pendus par les bras et les jambes à des arbres de la jungle pour être tourmentés par les moustiques et les animaux sauvages, tout en souffrant de l'étirement de leurs articulations et de leurs muscles, un autre Blanc, Don Acacio, condamne deux Indiens à ce supplice pour une transgression qu'ils n'ont pas commise. Quand il baisse sa garde, les deux hommes l'attaquent et le rendent aveugle. Cependant, viennent se cacher parmi les travailleurs des révolutionnaires en fuite, un militaire, Juan Mandez, qui a tué un officier, et un professeur rebelle, Martin Trinidad, qui éveille la conscience de Celso, le chef naturel des péons. Quand Don Felix cruellement coupe les oreilles du jeune enfant de Candido, Modesta en vient à se battre, et elle est suivie par les travailleurs qui finissent par se révolter, s'organisent, formulent des exigences. Ils sortent de la jungle au milieu de la saison des pluies, et forment une bande de «*guerilleros*» qui se battent contre la milice des «*rurales*». Mais, paradoxalement, ils reproduisent le système de castes qui les écrase.

Commentaire

Le livre commence sur une note d'intense émotion politique, et ne faiblit jamais.

Il donne un tableau de la vie dans le camp, qui est horrible du fait de l'incroyable cruauté des chefs des exploitations forestières envers les Indiens qui ne produisent pas leur cubage quotidien de ce bois d'acajou du Mexique qui est tellement dur à entailler.

Si, quand les conditions deviennent intolérables, en particulier quand est imposé le supplice de la pendaison, ils sont soutenus grâce à la camaraderie et à la fraternité, les tensions et l'oppression conduisent finalement à un point de rupture. B. Traven fut alors assez habile pour réunir les trois composantes d'une révolution réussie : le penseur qui fait prendre conscience de l'oppression aux opprimés de telle sorte qu'ils commencent à comprendre leurs conditions, l'évènement dû au hasard qui signale la vulnérabilité des oppresseurs, le catalyseur qui fait agir les révolutionnaires. Et il remarque que «*les révolutions ne sont pas faites seulement pour changer les systèmes mais aussi les médiocres âmes des humains*».

B. Traven envoya aux États-Unis une version du roman en anglais sous le titre "*The rebellion of the hanged*".

Un groupe d'émigrés anti-fascistes mit en scène une version du roman, mais il ne s'y intéressa pas, ne voulant pas être compromis avec eux.

En 1954, sur un scénario de lui (sous le nom d'Hal Croves), Alberto B. Crevenna et Emilio Fernandez firent une adaptation cinématographique, "*La rebelion de los colgados*", ce film étant celui dans lequel il s'est le plus impliqué, étant toujours présent durant la production, choisissant les lieux de tournage dans le Chiapas (où il ne trouva plus que quelques bouquets d'acajou).

En 1936, B. Traven rencontra Rosa Elena Lujan, qui appartenait à une éminente famille de propriétaires du Chihuahua, et avait trente ans de moins que lui.

Il publia :

“*Sonnen-Schöpfung : Indianische Legende*”

(1936)

Roman

Après que de mauvais esprits aient commencé à éteindre le soleil, le brave guerrier tzeltal Chicovaneg sauve l'humanité en le rallumant avec des morceaux d'étoiles. Et son fils crée la lune

pour fournir de la lumière aux humains la nuit. On trouve aussi le serpent à plumes, l'oiseau Quetzal et même un petit lapin...

Commentaire

Le titre peut se traduire par : "*La création du soleil - légende indienne*".

Le livre était en effet la reprise d'une belle légende mexicaine.

En 1936, la guerre civile éclata en Espagne. B. Traven fut invité à contribuer à un magazine révolutionnaire de Barcelone, mais répondit : «*Vous savez très bien ce dont vous avez besoin et ce que vous voulez. Dans votre situation, vous n'avez pas besoin d'un écrivain. Vous avez trop de conseillers, bien plus que vous n'en avez besoin. Si, au lieu des millions de mots qu'ils vous envoient, vous aviez un avion à trois moteurs pour chaque million et une mitrailleuse avec plein de munitions pour chaque centaine, vous auriez gagné la guerre depuis un an déjà. Camarades, tout mot inutile est comme une cartouche perdue pour vous.*» Et il expliqua, probablement sincèrement, qu'il n'avait pas de maison et pas d'argent. Mais il offrit sa bibliothèque pour la cause. Il nia aussi être allemand. Il publia en Suède :

"Ein General kommt aus dem Dschungel"

(1937)

"L'armée des pauvres"

(2014)

Roman de 386 pages

Alors que le Mexique est soumis au dictateur Porfirio Diaz, une terre impitoyable, noyée de soleil, appartient à quelques propriétaires qui y font travailler des familles de paysans quasiment esclaves. L'armée veille, ainsi qu'une redoutable milice, les «*rurales*». Mais, contre toute attente, les pauvres se lèvent, la révolte éclate. Ils ne sont d'abord qu'une poignée, mais sont conduits par Juan Mendez, un ancien militaire de vingt et un ans, qui est un véritable stratège. Ce «*général*», dont le chef d'état-major est le bûcheron Celso, tandis que le charretier Andres s'occupe de l'intendance, conduit une bande de six cents péons en haillons qui additionnent coups de mains sur avancées triomphales, vont de victoire en victoire contre des troupes de plus en plus importantes envoyées contre eux. Ils envahissent les fermes et les villages, et Juan Mendez libère les esclaves pour dettes des conditions de vie et de travail tout à fait inhumaines qui leur étaient imposées dans les exploitations d'acajou. On apprend que Porfirio Diaz a fui en Angleterre. On assiste à la revanche des Indiens sur les propriétaires et le gouvernement. Les officiers défaits par la révolution subissent un désagréable déshonneur, une complète détresse et une terrible torture par laquelle leur sont retirées jusqu'aux dernières gouttes de leur dignité ; ainsi, le général qui dirigeait les troupes répressives finit en haillons, pendu.

Le professeur Martin Trinidad établit alors un village nommé "*Solypaz*" ("*Soleil et paix*"). Les derniers mots, «*Tierra y Libertad*» («*Terre et liberté*»), sont les mêmes que ceux qui ouvrent le livre.

Commentaire

Le titre peut être traduit par «Un général sort de la jungle».

Ce roman, le sixième et dernier du «cycle de la caoba», à la fois un roman d'aventures et un roman politique, est mené à un train d'enfer. C'est le roman comportementaliste type : gorgé d'action furieuse, et dénué de psychologie.

Juan Mendez est une sorte de Zapata qui devient le fer de lance de la lutte des péons.

Pour B. Traven, qui avait fait de ceux-ci son personnage principal, il s'agissait de renverser les vieilles structures. Il exposait les stratégies à suivre pour mener la lutte, et pour atteindre les coeurs et les esprits paysans. On ne sait plus qui parle, du romancier ou de l'ancien publiciste radical, quand on lit : *«Ils ne voulaient plus subir d'oppression, quel que soit le nom qu'on lui donnât : gouvernement, amour de la patrie, augmentation de la production, expansion économique, conquête des marchés, discipline, droit ou devoir. Ils rejetaient toutes ces pressions insidieusement transmises au peuple, toutes ces prétendues vertus, absurdes et insensées, que la dictature proclamait pour abrutir le peuple et l'empêcher de regarder en face la racine de tous ses maux.»* - *«Comment la révolution à accomplir pourrait-elle libérer les péons de leur servitude et leur donner plus que ce qu'ils possédaient maintenant? Car il n'y avait rien à posséder. Et la liberté que pourrait leur procurer la révolution à venir les aurait laissés deux fois plus pauvres et désespérés qu'ils ne l'étaient aujourd'hui.»* On pourrait croire que le livre finit bien, qu'il se termine sur une utopie. Mais B. Traven n'avait rien d'un idéaliste : pour lui, cette fin est un nouveau commencement.

En 2014, le roman fut publié en France sous le titre "*L'armée des pauvres*".

Avec "*Ein General kommt aus dem Dschungel*", B. Traven avait terminé la partie la plus importante de son oeuvre, la série des *«romans de la jungle»*, qui compte mille cinq cents pages. Chacun des romans tient par lui-même ; il n'est pas absolument nécessaire de les lire dans l'ordre, mais le faire permet de mieux comprendre comment naissent les causes de la révolution. Ce sont des romans agréables à lire, parce que très vivants, animés d'une grande énergie. Ce sont de vrais romans d'aventures où il se passe toujours quelque chose. Ils sont en même temps un témoignage social parsemé de réflexions philosophiques et politiques, où tout est dit avec beaucoup d'humour et de cynisme. Cependant, les personnages, dont certains reviennent de livre en livre, ne sont que des marionnettes qui servent à l'auteur d'illustrations de sa vision du monde et de son idéologie. Il réduisit la complexité de la révolution mexicaine à une manichéenne opposition entre les bons péons et les mauvais propriétaires. Cependant, il prit le temps de renseigner le lecteur sur la culture et la psychologie des oppresseurs comme des opprimés, sur le folklore et la sagesse des Indiens, sur l'esclavage par dettes, sur la dictature, sur le racisme, sur l'inhumanité des humains à l'égard d'autres humains, sur la profondeur que peut atteindre le sadisme des oppresseurs et la dépersonnalisation des opprimés, qui sont victimes d'abus et de tortures. Il montra que ceux qui détiennent le pouvoir deviennent aussi pitoyables que leurs victimes, le pouvoir les corrompant. Écrits pendant la montée du nazisme (qui les fit interdire) et la Seconde Guerre mondiale, ces romans exprimaient le credo anti-fasciste de B. Traven. Ils sont toujours d'actualité comme l'a montré la révolte du "Ejercito Zapatista de Liberación Nacional" (E.Z.L.N.) qui souleva le Chiapas à partir du 1er janvier 1994, exigeant les mêmes droits et libertés, gardant comme cri de bataille *«Tierra y Libertad !»*.

La "Büchergild Gutenberg" de Zurich ayant refusé le manuscrit de "*Ein General kommt aus dem Dschungel*", B. Traven en conclut qu'elle s'était amollie, se querella avec elle, et, désormais, recourut à d'autres éditeurs. Dans une lettre qu'il lui envoya en 1938, il écrivit : *«Les ouvriers allemands comprenaient mes livres et mes intentions bien différemment de ce que les Suisses ne le pourront jamais. Les ouvriers allemands et les lecteurs de mes livres ont une guerre de cinq ans derrière eux, ils ont combattu dans des révolutions et des batailles de rues, ils ont connu la dégénérescence et la corruption politique des pontes de leurs partis et des chefs de leurs syndicats, ils ont vu les fascistes et les nouveaux évangélistes progresser, sans avoir l'occasion de les combattre. Ils étaient une armée de gens aux coeurs desquels j'ai parlé, qui me comprenaient, qui saisissaient non seulement les phrases que j'écrivais, mais qui comprenaient et ressentaient la vérité des phrases que je n'avais pas écrites, celles que je les forçais à penser par eux-mêmes. [...] Pour les lecteurs suisses, mes livres sont de bons romans, intéressants et dignes d'être lus, mais ce ne sont pas des oeuvres qui leur insufflent un sens de la solidarité.»*

En 1939, B. Traven, qui avait cinquante-sept ans, mais prétendait toutefois n'en avoir que quarante-neuf, rencontra Esperanza Lopez Mateos, une Mexicaine talentueuse qui avait de nombreuses relations dans la classe moyenne que la révolution avait libérée (son frère allait être président de 1958

à 1964). Elle avait pris contact avec lui par l'entremise d'Alfred Knopf pour obtenir des droits pour des films, qu'il refusait comme il l'avait toujours fait. Elle lui offrit de traduire ses livres en espagnol pour une publication au Mexique, ce à quoi aussi il s'était toujours refusé. Il lui opposait qu'ainsi il ne pourrait «*écrire en paix*», et qu'une femme ne pourrait traduire ses livres. Elle traduisit malgré tout "*Die Brücke im Dschungel*", et il fut conquis. Elle devint non seulement sa traductrice, son agente (prenant en main toutes ses finances) mais aussi sa nouvelle compagne.

En 1940, il se tourna de plus en plus vers le cinéma, l'écriture de scénarios devenant sa principale occupation. Il était capable de les écrire très rapidement, et il y en avait des tas chez lui, qui n'étaient pas seulement des adaptations de ses oeuvres.

En 1941, par l'entremise d'Esperanza Lopez Mateos et de son beau-frère, Roberto Figueroa, qui était le caméraman des films mexicains de Luis Buñuel, B. Traven entra en rapport avec Paul Kohner, un agent d'Hollywood, pour discuter de droits pour des films. John Huston voulant en faire un à partir de "*The treasure of the Sierra Madre*", la "Warner Bros." acheta les droits. Mais la mise en oeuvre fut interrompue par l'attaque sur Pearl Harbor et la guerre.

À la fin de la guerre, en 1945, B. Traven publia dans des magazines mexicains une série d'articles sur la politique mondiale. Ils étaient pour le moins excentriques : véhémentement anti-allemands, leur principale thèse était que la guerre mondiale était née d'un plan conçu par Staline.

Il publia :

"Una canasta de cuentos mexicanos"

(1946)

Recueil de dix nouvelles

"Canastitas en serie" - "Diplomáticos" - "Aritmética indígena" - "Dos burros" - "Corresponsal extranjero" - "Jugando con bombas" - "El suplicio de San Antonio" ("Le chagrin de saint Antoine" : le héros, qui a perdu son précieux trésor, demande des comptes au fameux saint) - **"Solución inesperada" - "Amistad" - "La tigresa"**.

Commentaire

Le titre peut se traduire par «Un panier de contes mexicains».

En 1956, le recueil donna lieu à un film de Julio Bracho.

En 1946, quand John Huston revint de la guerre, son scénario était déjà presque prêt. Il en envoya un exemplaire à B. Traven, et les négociations reprirent avec lui, qui le commenta longuement. Huston vint à Mexico, et il fut convenu d'un rendez-vous à l'hôtel Bamer. Mais B. Traven ne se présenta pas. Une semaine plus tard apparut un certain Hal Croves, prétendument traducteur à Acapulco et San Antonio, qui, selon les confidences de Huston dans ses Mémoires ("*An open book*", 1981), était «un homme petit et mince, au nez long» qui apportait une lettre d'excuse dans laquelle l'écrivain expliquait qu'il était malade et ne pouvait venir, mais que Croves, qui le connaissait, connaissait ses oeuvres et ses opinions aussi bien que lui, pourrait répondre à toutes les questions ; que Huston pouvait lui parler comme il lui aurait parlé. Le réalisateur indiqua encore : «Croves avait un léger accent. Il ne me paraissait pas allemand, mais certainement européen. J'ai pensé qu'il pouvait très bien être Traven, mais par délicatesse je ne le lui ai pas demandé. D'autre part, Croves donnait une impression tout à fait différente de celle que je m'étais faite de Traven à la lecture de ses oeuvres et de sa correspondance. Croves était très raide et réservé dans sa façon de parler. Après deux rencontres, j'ai décidé que ce n'était sûrement pas lui.» Ils discutèrent du scénario pendant deux jours. De nouveau, Huston et B. Traven se mirent d'accord pour une rencontre à Acapulco avant que le tournage commence. Mais, cette fois encore, l'écrivain ne se montra pas, et Huston ne vit que Croves. Selon Evelyn Keyes, la femme de Huston, ils allèrent pêcher en mer. Finalement, Huston invita

Croves à être «conseiller technique» pendant le tournage (son nom allait figurer au générique). Ainsi, B. Traven eut la possibilité de contrôler ce qui se faisait autour de son oeuvre. Il avait, pour l'occasion, adopté ce nouveau pseudonyme qui allait rester une identité de rechange pour le reste de sa vie.

Le 10 mars 1947, environ un mois avant que ne commence le tournage, le magazine "Life" publia un article intitulé "*Who is Bruno Traven?*". La "Warner Bros." avait essayé de le trouver en vue de son marketing, mais n'y avait pas réussi. Ainsi fut lancé aux États-Unis «le mystère Traven».

Le 6 avril 1947, le tournage commença à Tampico, et dura jusqu'en juin. Tout au long, l'équipe fut bien convaincue que l'écrivain se cachait sous le nom d'Hal Croves. À un journaliste qui vint l'interviewer sur le plateau, le cinéaste répondit : «Trop tard ! Dommage, vraiment, il vient de partir, il était là il n'y a pas cinq minutes.» Apparemment, il ne fut guère utile, mais trouva que Walter Huston était trop jeune pour tenir le rôle de Howard.

La première du film eut lieu le 23 janvier 1948, à New York où, quelques jours avant, dans le "New York Times", un autre article relança les spéculations au sujet de l'auteur du livre, reprises encore dans "Life" et "Time" et qui réapparurent dans les Mémoires de Huston.

En juillet 1948, le journaliste mexicain Luis Spota coinça B. Traven à Acapulco, établit son identité (en achetant des fonctionnaires, et en ouvrant son courrier) et la publicisa dans le magazine "Mañana". Commença alors la «chasse au Traven» au cours de laquelle celui-ci allait s'amuser à déjouer tous les pièges : il contrefit maladroitement une lettre de Londres prouvant sa présence là-bas ; il continua à insister fortement pour prétendre être Hal Croves, même à des gens qui le connaissaient bien ; comme il fut approché par des gens qui l'identifièrent comme étant Ret Marut, parmi lesquels une Irene Zielke qui clamait, fort vraisemblablement, être la fille qu'il aurait eue d'Elfriede Zielke, il repoussa frénétiquement toutes ces prétentions.

Il publia :

"Macario"

(1950)

"Le troisième invité"

Nouvelle

Le jour des morts, un pauvre bûcheron nommé Macario commence une grève de la faim. Il ne mangera pas jusqu'à ce qu'il puisse dîner, comme un homme riche, d'une dinde rôtie entière pour lui tout seul. Finalement, son voeu est réalisé (grâce à un chapardage commis par sa femme). Il cherche un endroit isolé dans la forêt pour la manger à son aise, mais ne peut le faire, car il reçoit la visite, tour à tour, de Dieu, du Diable et de la Mort, chacun demandant une part de son festin. Sagement, il rejette la demande du Diable, demande pitié à Dieu, et essaie de marchander avec la Mort. En échange d'une part de la dinde, elle lui garantit un prolongement de sa vie, et le pouvoir de guérir n'importe quelle maladie grâce à une fiole d'eau. Cependant, arrive le temps où il doit mourir. On le trouve couché au pied d'un arbre, l'air heureux, une dinde dans la main dont il manque une part...

Commentaire

Ce conte fantastique a été tiré du folklore mexicain, est peut-être une légende indienne. On peut aussi y voir comme une version du mythe de Faust.

La nouvelle fut publiée en allemand «à partir de l'original en anglais». Traduite en français, elle figura dans le recueil "*Le visiteur du soir*".

Sur un scénario de B. Traven, Emilio Carballido et Roberto Gavaldon, un film en fut tiré et tourné à Mexico en 1960 par Roberto Gavaldon. Il obtint du succès, et fut apprécié internationalement, étant en 1961 sélectionné pour les Oscars, pour les «golden globes» et pour la palme d'or au festival de Cannes en tant que meilleur film étranger.

En janvier 1951 commença la publication d'une feuille ronéotypée intitulée "**BT - Mitteilungen**" ("*Communiqués de B. T.*") qui, à partir de Zurich, en allemand, fut envoyée quatre fois par an aux éditeurs et aux médias jusqu'en avril 1960. On y faisait la promotion de l'oeuvre de B. Traven, et on y diffusait cette biographie officielle : il était né dans le Midwest des États-Unis au tournant du siècle ; ses parents étaient des Américains d'origine scandinave ; la langue de sa mère était l'anglais, et ses livres étaient d'abord écrits dans cette langue ; depuis l'âge de sept ans, il avait gagné sa vie, et n'était jamais allé à l'école ; il était venu pour la première fois au Mexique comme garçon de cabine âgé de dix ans sur un vapeur néerlandais ; il vivait au Mexique depuis quarante ans ; ses livres avaient d'abord été publiés en allemand et en Allemagne parce qu'il n'aurait trouvé aucun éditeur aux États-Unis mais plutôt un bon traducteur suisse.

En 1951, Esperanza Lopez Mateos se suicida, et B. Traven en fut quelque temps fortement éprouvé. En 1953, sur le plateau de tournage de "*La rebelion de los colgados*", il rencontra de nouveau Rosa Elena Lujan, qui allait être sa secrétaire, son agente et sa traductrice en espagnol, et, à partir de 1956, détint le copyright. Désormais, il se consacra à la diffusion de ses livres et aux adaptations de ses films (neuf de son vivant).

En 1954, il obtint un passeport mexicain sous le nom de Traven Torsvan, né à Chicago le 3 mai 1890. Aussi, avec son épouse, il se rendit en Europe, visitant Anvers, Venise, Paris et Amsterdam, traversant l'Allemagne sans s'y arrêter. En 1955, elle divorça. En 1957, ils se marièrent à San Antonio, au Texas, passèrent leur lune de miel à La Nouvelle-Orléans puis, avec les deux filles qu'elle avait de son mariage précédent, ils s'installèrent à Mexico, d'abord dans différents petits appartements, puis, grâce au sens des affaires qu'elle avait, tandis qu'il était devenu riche grâce au film de John Huston, *Calle Mississippi*, dans une moderne maison de trois étages où ils recevaient un large cercle d'amis. Mais le troisième étage était interdit à quiconque car il y avait son bureau (où il écrivait la nuit, buvant dans l'après-midi), sa bibliothèque et sa chambre à coucher.

En 1959, à la sortie du film allemand tiré du "*Vaisseau des morts*", B. Traven (sous le nom de Hal Croves) et Rosa Elena se rendirent en Allemagne, et visitèrent Berlin et Hambourg.

Il publia :

"Aslan Norval"
(1960)

Roman

Aslan Norval est une belle et jeune Américaine, de surcroît millionnaire grâce à un héritage, qui aime son vieux mari mais a une aventure sexuelle avec un autre homme, tous deux n'étant pour elle que des marionnettes.

Commentaire

Ce roman tardif, qui est même maintenant considéré comme un faux du fait de sa faible qualité, n'apporta rien à la gloire de B. Traven, car, s'il commence comme un roman de Jules Verne ou de Gustave Le Rouge, l'action ne démarre jamais, dérive vers une histoire de moeurs.

Le roman fut publié en Allemagne, et B. Traven l'aurait écrit en allemand.

Il a aussi été publié en France.

Comme depuis de nombreuses années B. Traven n'avait plus utilisé l'allemand dans la vie de tous les jours, il perdait la maîtrise de la langue. Aussi plusieurs de ses dernières nouvelles furent-elles écrites en anglais.

Ainsi, il publia :

"Stories by the man nobody knows"
(1961)

Recueil de nouvelles

Dans les dernières années de sa vie, B. Traven, à demi aveugle et souffrant d'une surdité croissante, ne produisit pas de nouvelle oeuvre, se limitant à d'innombrables réécritures. Il n'avait pour compagnie que sa femme, les filles de celle-ci et un petit cercle d'amis artistes. La señora Luján le protégeait du monde extérieur, étant le seul lien avec lui ; elle choisissait ses visiteurs, filtrait l'information donnée aux journalistes, et contrôlait leurs articles avant leur publication. Il continuait à défendre son anonymat, à prétendre s'appeler Hal Croves et être américain, apparemment sans convaincre quiconque. Il résista à différents assauts de journalistes et, en 1963, demanda même au président du Mexique de le protéger des reporters du magazine "Stern". Cependant, le nom de Ret Marut réapparut, avec l'hypothèse qu'il ait été le fils illégitime de l'empereur Guillaume II !
Il publia :

"The night visitor and other stories"
(1967)

"Le visiteur du soir"

Recueil de dix nouvelles

On y trouve "Macario" et :

"The night visitor"
"Le visiteur du soir"

Un Américain perdu dans une jungle lointaine cherche son chemin à travers une bibliothèque de livres rares sur les civilisations indiennes précolombiennes, et en obtient un étonnant résultat.

Commentaire

La nouvelle relève du fantastique.

"The third guest"
"Le troisième invité"

Commentaire

La nouvelle fut adaptée à l'écran.

"Effective medicine"
"Médecine efficace"

"Assembly line"
"Chaîne de montage"

Commentaire

C'est la reprise de "*Die Grossindustrielle*" qui avait figuré dans le recueil "*Der Busch*". Mais le texte est deux fois plus long.

"The cattle drive"
"La route du bétail"

Le narrateur, l'Américain Gales, est chargé de conduire un troupeau de l'autre côté du Mexique.

"Burro trading"
"Commerce de l'âne"

Le narrateur, l'Américain Gales, ayant loué une cabane dans un village, s'aperçoit qu'un certain âne, vilain comme tout (une oreille à l'horizontale, l'autre pendante, une énorme verrue sur une jambe), mais, pourtant fort et puissant, le préféré de ces dames-ânesses, ne semble appartenir à aucun maître bien qu'il aimerait bien en avoir un. Ayant eu confirmation que l'âne n'appartenait à personne, Gales commence à s'en servir. Mais un premier propriétaire se présente, accepte de le lui vendre à bas prix. Un deuxième vient. Enfin, le maire prétend que l'âne est celui de la commune, qu'il ne peut être vendu ; mais il veut bien faire une exception. Finalement, arrive une dame métisse, propriétaire de l'auberge de l'endroit, qui, vraie mégère folle furieuse, insulte le pauvre Américain, se plantant devant sa case, le traitant de voleur de chevaux et de hors-la-loi ; et elle récupère l'âne qui est bien le sien.

Commentaire

C'est une nouvelle désopilante, l'histoire étant racontée avec un humour pince-sans rire, avec énormément d'insultes et de gros mots, et un merveilleux esprit de dérision à l'égard des Indiens comme de l'Américain.

"The legend of Pepito"
"La légende de Pépito"

Commentaire

En 1995, la nouvelle fut adaptée pour l'émission "Sunday-Night Theatre" de la B.B.C..

Commentaire sur le recueil

Ces nouvelles restituent la vie dans le Mexique d'autrefois, hors des grandes villes. Bien écrites et bien construites, elles appartiennent à des genres divers, traitent de thèmes tels que l'Histoire, la pauvreté, le travail, l'amour, les rêves, les animaux, etc.. Si elles sont d'une grande diversité d'inspiration, elles sont d'une rare unité de talent. Et elles montrent le respect de B. Traven pour le petit peuple du Mexique.

C'est par ce recueil vendu en édition populaire qu'en France on découvrit B. Traven au tournant des années 60 et 70.

"The kidnapped saint and other stories"
(posthume, 1975)

Recueil de nouvelles

"In the freest state in the world"
"Dans l'État le plus libre du monde"
(posthume, 1994)

C'est le compte rendu de l'évasion du tribunal par Ret Marut, qui avait d'abord paru dans la revue "Die Ziegelbrenner".

"Die Geschichte vom unbegrabenen Leichnam"
(posthume, 1982)
"L'histoire du cadavre sans sépulture"

Recueil de nouvelles

Commentaire

Le recueil, l'ensemble des nouvelles écrites par Ret Marut avant 1919, fut publié par la "Büchergild Gutenberg".

"Der Banditen Doktor"
(posthume, 1983)

Recueil de nouvelles

Commentaire sur le recueil

On y trouve des nouvelles du recueil "Der Busch", ainsi que des nouvelles plus tardives, mais de la même veine.

"Ungeladene Gäste"
(posthume, 1983)

Recueil de textes

Commentaire

Le titre peut être traduit par «Hôtes indésirables».

On y trouve les nouvelles du recueil "Der Busch" avec "Macario", "Sonnen-Schöpfung" et la première version du "Pont dans la jungle".

“Ich kenne das Leben in Mexico”
(posthume, 1991)

Essai

Commentaire

Le titre peut se traduire par : «Je connais la vie au Mexique».

Le 26 mars 1969, chez lui, à Mexico, auprès de sa femme, la señora Rosa Elena Luján, B. Traven mourut d'un cancer de la prostate. Ses cendres furent transportées au Chiapas, et dispersées d'un avion au-dessus du Río Jataté. Le jour même de sa mort, sa veuve s'adressa à la presse pour déclarer que le vrai nom du défunt était Traven Torsvan Croves ; qu'il était né à Chicago le 3 mai 1890 ; que ses parents étaient Burton Torsvan et Dorothy Croves ; qu'il avait été naturalisé mexicain en 1951 ; qu'il avait été un écrivain utilisant des pseudonymes tels que B. Traven et Hal Croves ; que tout ceci était consigné dans un testament signé devant notaire. Pourtant, le 25 juin 1990, cette même veuve déclara dans une interview du “New York Times” : «Il m'avait dit qu'une fois qu'il serait mort, je pourrais révéler qu'il avait été Ret Marut, mais pas avant. Il craignait d'être extradé. Aussi avais-je à toujours mentir, parce que je devais protéger mon époux.» Elle indiqua aussi qu'il aurait déclaré : *«Je suis libre. Je suis plus libre que n'importe qui. Je suis libre de choisir les parents que je veux, le pays que je veux, l'âge que je veux.»* Insaisissable, en proie à une véritable paranoïa, il sut résister à toute forme d'oppression, y compris celle de la célébrité.

B. Traven reste donc l'une des plus mystérieuses figures de la littérature du XXe siècle, ne serait-ce que par la signification de cette initiale, B, suivie d'un point c'est tout ; il expliquait : *«Traven ne s'appelle ni Ben, ni Beno, Bruno ou Bernard, et désire n'employer pour prénom que la lettre B.»* Bien qu'il ait lui-même déclaré que *«la biographie d'un créateur n'a pas du tout d'importance»*, qu'*«un écrivain ne devrait pas avoir d'autre biographie que ses livres»*, plusieurs biographies, parfois contradictoires, lui ont été consacrées, et sa vie a inspiré *“L'homme sans empreintes”* (2008), un roman d'Éric Faye. Ainsi, il a plus intéressé par sa vie extraordinaire que par son oeuvre,

Pourtant, l'écrivain est un habile conteur d'histoires prenantes, dont le style efficace est sobre, lapidaire même, et précis, dont la prose rude, tendue, parfois mordante, pleine de suspense, est au service d'un réalisme souvent cru. Il avait le sens de la formule.

Ses romans, même s'ils accusent parfois quelques longueurs, sont de belles et implacables mécaniques. Il les construisit comme un tacticien met en place une stratégie d'attaque.

N'étant pas un romantique, ayant cette froideur qui ne se trouve pas chez Jack London, avec lequel on l'a souvent comparé, il montra une rare lucidité politique. Ses oeuvres, marquées d'un souci passionné de la justice sociale, dénoncent la cruauté et l'avidité, remettent en cause de façon radicale le système capitaliste, la bureaucratie, le recul de la liberté individuelle par le pouvoir écrasant de l'État, les notions de race et d'appartenance nationale, et on peut les considérer comme de gauche sinon anarchistes. Il s'est toujours montré favorable aux perdants, aux opprimés, aux exploités. Il se voua à une dénonciation des abus dont, en Amérique latine, quatre siècles après Montezuma, particulièrement au Mexique, sont encore victimes les Indiens ruraux qui sont toujours attachés à leur terre et à leurs traditions. Ils subirent les colonisations, puis souffrirent des dictatures qui imposèrent un régime de brutalité, érigèrent la corruption en système, exploitèrent les pauvres

Les *«romans de la jungle»* constituent un des plus riches tableaux de la révolution qu'ait donné la littérature. Cependant, il faut constater qu'un évident problème politique est posé par l'écrivain révolutionnaire car il utilisa une connaissance des indigènes opprimés qu'il avait obtenue en tant qu'étranger blanc privilégié et qui vendait ses livres exclusivement à un public blanc et étranger, à qui ils plaisent en partie du fait de leur exotisme. On peut se demander s'il n'exploitait pas lui aussi les Indiens du Mexique en écrivant à leur sujet. Mais peut-être est-ce parce qu'il était conscient de ce problème qu'il refusa la publication de ses livres au Mexique?

Il reste qu'on peut avoir l'impression que, s'il fut passionnément du côté de l'homme ordinaire ; s'il fut un écrivain du prolétariat comme il ne s'en fait plus, un grand écrivain de gauche, anarchiste dans sa jeunesse, communiste dans son exil, pacifiste dans son coeur, s'il se fit le défenseur des oubliés, des opprimés et des prolétaires, il ne croyait en rien, sauf en la révolte armée, fut, plutôt qu'un grand miséricordieux plaignant de tout son coeur les pauvres victimes de l'injustice, un misanthrope (ou du moins un sceptique) dépeignant l'ignominie de la nature humaine. Le 24 septembre 1929, dans l'hebdomadaire "Die Weltbühne" de Berlin, il avait défini sa conception du monde : *«Je veux contribuer à ce que disparaissent les autorités et le respect de l'autorité, pour que tout homme conforte en lui-même sa conscience d'être tout aussi important et indispensable à l'humanité que n'importe quel autre, quoi qu'il fasse et quoi qu'il ait fait.»*

Ses oeuvres furent traduites en plus de trente langues, vendues à plus de vingt-cinq millions d'exemplaires dans le monde entier, la plus célèbre étant "*Le trésor de la Sierra Madre*", certaines étant au programme dans les écoles du Mexique, car il est le plus fameux des écrivains mexicains d'adoption, est considéré comme un auteur national au Mexique comme en Allemagne. Il eut aussi du succès en Scandinavie et aux États-Unis. Mais, en France, où il fut longtemps ignoré, il est toujours considéré comme un auteur de romans d'aventures exotiques, alors qu'il est l'un des grands écrivains du vingtième siècle.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)